

PER
M-154

Maintenant

DOSSIER HAITI

pages 152-170

par delà
papa-doc



LE QUÉBEC APRÈS LES ÉLECTIONS p. 146

OÙ VA QUÉBEC-PRESSE p. 151

75 cents

numéro 96 — mai 1970

sommaire

LE QUEBEC
APRES LES ELECTIONS
La Direction 146

LE BRESIL:
DICTATURE MILITAIRE
ET TORTURES
Vincent Harvey 148

OU VA QUEBEC-PRESSE?
Richard Gay 151

DOSSIER: HAITI
par un groupe
de jeunes Haïtiens..... 152

LE PROFESSEUR DE FRANCAIS
LIBERE LA PAROLE
Richard Gay et Michel Plourde . 172

JE SUIS CINEMANIAQUE!
Richard Gay 174

Photos: P. Verger, pp. 158, 159, ces dernières photos sont extraites de l'ouvrage d'A Métraux, LE VAUDO HAITIEN, Gallimard. Celle de la p. 154 des MEMOIRES D'UN LEADER DU TIERS MONDE, Hachette.

Maintenant

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR:
Vincent Harvey, o.p.

ADJOINTS A LA DIRECTION:
Hélène Pelletier-Baillargeon, Yves Gosselin,
o.p., Laurent Dupont, o.p., Richard Gay.

CONCEPTION VISUELLE:
Claudette Rodrigue

IMPRESSION:
Imprimerie Montréal Offset Inc.

DISTRIBUTION:
Les Messageries Dynamiques Inc.,
9820 rue Jeanne-Mance, Montréal.
(514) 384-6401.

CONDITIONS D'ABONNEMENT:
Abonnement d'un an \$ 7.00
Abonnement d'étudiant \$ 5.00
Abonnement de soutien \$10.00

N.B. Les abonnements ne sont enregistrés
qu'au reçu du versement.
2715 Chemin Côte Ste-Catherine,
Montréal 250, P.Q. — (514) 739-
2758

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement no 1419

"Faut-il pleurer, faut-il en rire . . ."

En ce lendemain d'élections, pourquoi, au fond de nous-mêmes, cette angoisse et ce désarroi latents que ne réussissaient à chasser ni ce 23.8% du vote populaire ni ces sept candidats élus? Ces chiffres, pourtant, ne correspondent-ils pas, en définitive, à nos plus lucides pronostics pré-électoraux?

En fait, l'effondrement moral momentané ressenti par tous les péquistes au soir du 29 avril s'est principalement produit à l'annonce de la défaite de leur chef dans le comté de Laurier. Car René Lévesque représente beaucoup plus à nos yeux qu'une *fonction*. Durant toute cette campagne, sa silhouette nerveuse, sa voix cassée et familière avaient acquis valeur de symbole: c'était lui et nul autre qui incarnait désormais en 1970 ce nouveau style têtu, intelligent et perspicace de notre vouloir-vivre collectif. La défaite locale de l'homme a menacé, pour un temps, ce symbole qui depuis deux ans nourrissait nos espoirs. Mais lui-même devait rapidement, ce soir-là, nous inviter tous à dépasser ces perspectives personnelles pour lucidement et courageusement attaquer l'étape suivante. Il l'a fait avec trop de grandeur pour que nous tardions davantage à relever le défi.

La seconde cause de notre déception réside sans doute dans ce délai de quatre ans qu'impose l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement majoritaire. Ne sera-t-il pas déjà trop tard en 1974? Les Québécois n'auront-ils pas, d'ici là,

PER
M-154
5)

QUÉBEC AU TRAVAIL

signes du mois 1

renoncé à un projet collectif qui englobe toutes les composantes d'un destin national?

Pourtant, le 23.8% du vote péquiste doit être interprété comme une percée extraordinaire. D'autant plus qu'on a exploité amplement la peur contre l'option souverainiste: terrorisme économique, nazisme et révolution sanglante, y compris le style western des allées et venues des camions Brinks. De plus le parti libéral promettait 100,000 emplois pour 1971 et proposait avec candeur d'utiliser le fédéralisme au profit du Québec. Il fallait donc aux partisans du P.Q. une bonne dose de conviction et de lucidité politique pour surmonter la peur et ne pas céder à ce chantage.

Le vote libéral, qui est passé de 48% en 1966 à 44%, comprend la presque totalité des anglophones (ce qui représente 20% du vote), un certain nombre de fédéralistes francophones convaincus et un nombre x d'indécis ou de gens qui se sont donné un sursis, soit pour un fédéralisme renouvelé équivalent au statut particulier, soit pour la souveraineté-association. L'on sait que dès le lendemain de l'élection, le premier ministre du Canada a écarté péremptoirement l'option du statut particulier.

Du 20% de votes recueillis par l'Union nationale, ne faut-il pas également déduire un certain nombre d'électeurs qui ont mordu à l'idée du *délai de quatre ans* pour laisser une der-

nière chance aux négociations fédérales-provinciales. Quant au vote créditiste (12%), nous serions très surpris qu'il exprime l'option fédéraliste et le nationalisme pan-canadien de M. Trudeau et des anglophones des autres provinces.

L'identité québécoise s'est donc fortement consolidée chez les francophones, beaucoup plus que certains veulent le croire. Le mouvement est irréversible: la question n'est plus de savoir si la souveraineté se fera ou non mais bien quand et comment. Nous souhaitons qu'elle ne se fasse pas contre qui que ce soit, ni par des moyens autres que démocratiques. La politique de la main tendue, l'appel au dialogue et à la compréhension ont été repoussés globalement par les Québécois anglophones et les immigrants assimilés. La défaite de René Lévesque dans Laurier en est la preuve la plus accablante.

Il nous reste donc quatre ans pour *conscientiser* les néo-québécois et les francophones de tout le Québec, pour les sensibiliser aux valeurs qui composent une identité, suscitent un dynamisme créateur et donnent des raisons de vivre.

A l'heure où la société de consommation est contestée partout dans le monde, la campagne électorale des autres partis n'a fait miroiter, à vrai dire, que *le pain et le beurre*. Sous la thématique reconfortante de l'efficacité et du pragmatisme, M. Bourassa a réussi à

imposer à tous ses adversaires et commentateurs le style en rase-mottes de son *opération économie*. Le Devoir, le soi-disant porte-parole de notre nationalisme, s'est enseveli docilement sous les dossiers financiers et les livres blancs de toutes sortes. De l'avenir de notre langue dans les implications prochaines du bill 63, de l'impasse où se trouve la réforme de notre système d'éducation, de la création d'une politique culturelle authentiquement québécoise, il ne fut jamais question.

Attaqué de toutes parts par ses adversaires politiques, harcelé par les éditorialistes, le P.Q., qui possède cependant un programme très original dans ces domaines-clés de notre vie nationale, s'est vu trop souvent contraint de répondre à cette hantise économique.

Mais la relance économique et ses priorités à court terme ne doivent pas nous faire perdre de vue l'objectif fondamental d'un pays bien à soi où l'on puisse parler largement sa langue, vivre pleinement son identité culturelle et maîtriser son destin.

Pour y arriver, certaines tâches urgent:

- Arrêter le plus tôt possible l'anglicisation des Montréalais dangereusement aggravée par l'application du Bill 63.

- Exiger du gouvernement au pouvoir une politique cohérente et vigoureuse

concernant le français comme langue du travail.

- Démontrer à tous les Québécois que l'anglicisation galopante du Montréal métropolitain constitue une menace d'assimilation qui bientôt les atteindra chez eux.

- Entreprendre dès maintenant un long travail d'animation sociale et politique de tous les coins du Québec afin de rassembler la majorité des citoyens dans le projet collectif que porte en lui le PARTI QUÉBÉCOIS.

Ces tâches peuvent paraître, aux yeux des défaitistes, démesurées, mais compte tenu du dynamisme des jeunes Québécois et de la conscientisation d'une partie de plus en plus importante de la population, elles sont tout simplement à la mesure du vouloir vivre collectif d'un peuple normal. ●

La direction

LE BRÉSIL: DICTATURE

signes du mois 2

A lui seul, le Brésil forme presque la moitié de l'Amérique latine avec sa superficie de plus de 3,000,000 de milles carrés et ses 92,000,000 d'habitants. Pays de soleil, aux plages célèbres et au carnaval pittoresque, il est devenu depuis quelques années le pays de la répression militaire. Les tortures qui s'y pratiquent et qui nous rappellent les tristes jours du nazisme et de la guerre d'Algérie sont maintenant connues d'une partie de la presse mondiale. Les lecteurs des journaux français et les auditeurs ou téléspectateurs de RADIO-CANADA (émissions DIALOGUE, 5D, FORMAT 60, etc.) en ont entendu parler.

Pour comprendre ce qui se passe actuellement au Brésil, il faut se rappeler brièvement la situation qui prévaut dans tous les pays de l'Amérique latine. Une minorité de privilégiés (7%) détient le pouvoir et presque toutes les richesses, le reste de la population vivant dans la misère et la marginalité. Les chiffres suivants sont plus éloquents que n'importe quelle description:

La situation au Brésil semble encore plus dramatique. Des 92 millions de Brésiliens, 45 millions n'ont même pas 3,600 cruseiros pour faire semblant de vivre (c'est-à-dire moins de \$10.00 par mois). Sur 100 Brésiliens, 22 seulement travaillent. Sur 100 familles vivant au Brésil, 70 ne reçoivent même pas le salaire minimum. Des 400 millions d'hectares qui représentent la somme des 3,800,000 propriétés dénombrées au Brésil, près de la moitié, 180 millions d'hectares, appartiennent à 1% des propriétaires (chiffres cités par Mgr HELDER Camara). La revue FRERES DU MONDE publiait, en mars 1967, une lettre de Mgr Antonio Fragoso, évêque de Crateus, qui donne des statistiques concernant le Nord-Est brésilien, partie la plus pauvre du pays: 70% des adultes sont illettrés, 65% des enfants de 6 à 14 ans n'ont pas d'écoles. La déficience de classes est de 85%.

Pour une population de 90% de ruraux, il n'y a pas une seule école d'enseignement agricole.

Pour une région de 300,000 habitants, il n'y a pas un seul hôpital civil. Pendant que Fortaleza (la capitale de la province Cearà) a 700 médecins, 4 municipalités de mon diocèse n'ont pas de médecin...

Il y a encore des professeurs municipaux qui gagnent le salaire mensuel de 3,000 cruseiros, 2,000 cruseiros et encore 1,000 cruseiros (pour donner une idée: un kilo de riz (2 lbs) coûte 600 cruseiros; un kilo de viande (2 lbs) 2,500 cruseiros). Mais le pire est qu'ils reçoivent ce salaire dérisoire seulement une fois l'année!...

Il y a des endroits où meurent jusqu'à 50% des enfants, avant le premier an d'existence. Dans tout le Nord-Est, la moyenne de vie n'arrive pas à 35 ans.

LA "CONSCIENTISATION" DES BRÉSILIENS

Vers les années 60, des groupes de chrétiens (jeunesse Universitaire chrétienne, Jeunesse étudiante chrétienne, Jeunesse ouvrière chrétienne, Action Catholique Ouvrière, Syndicats Chrétiens) et membres du clergé et des communautés religieuses avaient entrepris un travail de *Conscientisation* et d'éducation de la population des pauvres.

L'Eglise du Brésil laissait entrevoir qu'elle était capable de rencontrer l'homme, de communier à sa destinée et de participer concrètement à sa lutte de libération sociale. Elle fit des efforts considérables, en particulier dans les grandes villes, Sao Paulo et Rio de Janeiro, pour provoquer des débats publics autour de MATER ET MAGISTRA. Elle lança l'hebdomadaire BRASIL URGENTE, sorte de TEMOIGNAGE CHRÉTIEN. On déploya également beaucoup

d'efforts dans le Mouvement d'Education de Base qui alliait l'alphabétisation et la conscientisation des masses marginales soit des grandes villes, soit des zones rurales. Toutes ces activités étaient possibles sous le régime Goulart.

LE COUP D'ETAT MILITAIRE

Mais le 31 mars 1964, le gouvernement Goulart est renversé par un coup d'Etat militaire et accusé de favoriser l'infiltration communiste. Le maréchal Castelo devient président de la République, le 15 avril. Un acte constitutionnel renforce ses pouvoirs de Président et suspend d'anciennes garanties constitutionnelles. En mai et juin de la même année, on assiste à des arrestations massives. Nombre d'hommes politiques et d'intellectuels sont privés de leurs droits civiques. On sévit immédiatement contre les groupes qui travaillent à l'éducation du peuple et à la conscientisation des masses. Les étudiants chrétiens (J.U.C.) qui avaient été un des éléments moteurs de cette prise de conscience dans les années 62 et 63 furent les premiers à encaisser la répression et les coups de boutoir du nouveau gouvernement militaire. On commence à remplir les prisons de tous les prétendus subversifs.

HESITATIONS ET PEUR DE LA HIERARCHIE CATHOLIQUE

On doit déplorer ici la mollesse et la peur de la majorité des évêques brésiliens. Si l'on fait exception de Mgr Helder Camara, de Dom Waldyr, de Mgr Fragoso et un ou deux autres, la hiérarchie de ce pays à plus de 90% catholique s'est tenue coite. Un certain nombre d'évêques conservateurs étaient mêmes contents

Groupes de population	Pourcentage de la population totale de l'Amérique latine	Revenu mensuel moyen par famille
I.....	60%	US \$60.00
II.....	30%	US \$190.00
III.....	9.9%	US \$490.00
IV.....	0.1%	US \$27,500.00

MILITAIRE ET TORTURES

que les mouvements chrétiens soient mis au pas. Le p. Charles Antoine, dans une longue interview donnée à **INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES** (15 décembre 1969), ne craint pas d'affirmer que l'Eglise du Brésil a alors manqué le tournant et perdu la confiance tant des étudiants que des masses ouvrières.

Le 3 octobre 1965, le maréchal Costa e Silva est élu grâce à un suffrage indirect du Congrès. Trois ans plus tard il s'accorde les pleins pouvoirs et gouvernera désormais par décrets.

En janvier 1969 le général Alfonso Albuquerque Lima, ministre de l'Intérieur, annonce que les militaires feront le choix du prochain président. Le 7 octobre, l'Etat-major des forces armées nomme le général Emilio Garrstazu Medici qui assumera la présidence de la république en octobre. Ce dernier promet un retour aux méthodes démocratiques. Mais de fait, les militaires détiennent le pouvoir et exercent une répression sans merci.

LES TORTURES

Un livre noir intitulé *Terreur et torture au Brésil* a été publié sous le patronage de plusieurs associations internationales. Il contient des témoignages véridiques de témoins oculaires et de prisonniers qui ont subi des tortures. Une lettre décrit les moyens les plus communément employés:

- 1) *Les bourreaux accablent de coups les prisonniers.*
- 2) *Ils déshabillent les jeunes filles et les frappent avec des ceinturons militaires. Quand un soldat est fatigué de frapper, il passe le ceinturon à un copain, et ainsi de suite. Généralement, l'opération se poursuit jusqu'à perte de connaissance de la victime.*
- 3) *Ils assènent des coups violents sur les seins des filles nues, font subir des chocs*

électriques sur les parties sensibles du corps et sur les organes génitaux.

4) *Ils transpercent avec des agrafes tous les doigts de leurs victimes.*

5) *Ils frappent les mains jusqu'à la dislocation des doigts.*

6) *Ils enferment le prisonnier dans une cellule obscure où l'on a mis un serpent venimeux.*

7) *Ils laissent les prisonniers, plusieurs jours durant, dans ces cellules infectes, sans accès aux toilettes, douches, etc.*

8) *Ils obligent les prisonniers à assister aux tortures infligées à leurs compagnons.*

Une autre méthode de torture est décrite à plusieurs reprises dans les documents: *pau de arrara* (perchoir du perroquet). *Une fois nu, le prisonnier est obligé de s'asseoir par terre les bras passés autour des genoux repliés. La plupart du temps on lui entoure les bras et les jambes avec des couvertures, pour éviter les marques visibles que pourraient lui laisser les cordes qui l'attachent. Une fois attaché, on lui passe un tuyau sous les genoux repliés vers les bras à la hauteur des coudes. On soulève le prisonnier qui va se trouver pendu entre deux chevalets de bois, à environ un mètre et demi de hauteur. De cette manière, le poids du corps est soutenu par les articulations des bras et des jambes. C'est à ce moment-là que commencent à entrer en action la machine à chocs électriques, les casse-tête et les férules... On emploie un voltage de 90 et même de 110 volts. Généralement, l'un des pôles est branché sur les doigts des pieds ou des mains ou encore sur l'oreille, pendant que l'autre change périodiquement de place. Les endroits les plus utilisés sont le pénis, l'anus, les lèvres, la langue et le nez. Le choc provoque une douleur d'une violence indescriptible et de terribles contractions musculaires. La victime subit ces traitements*

pendant des heures. Quand elle s'évanouit, on la ranime avec de l'eau froide... et on recommence.

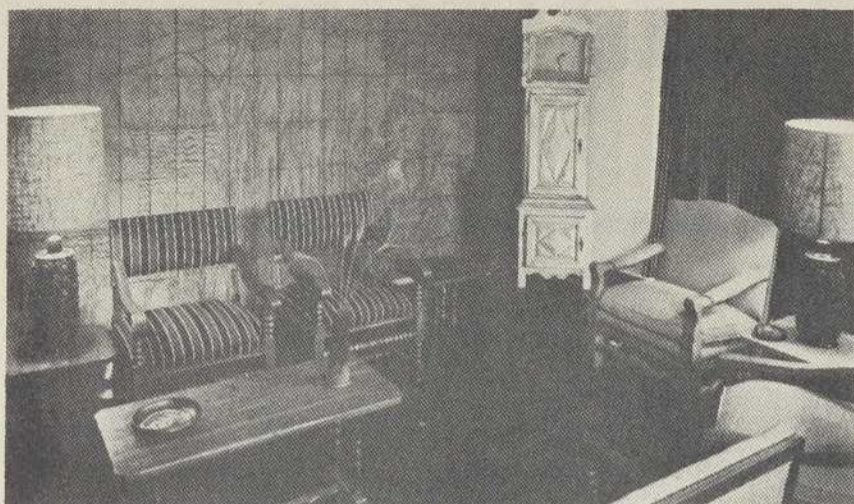
La répression frappe toute personne que l'on suspecte de collaborer à des mouvements qui s'opposent au régime, qu'il s'agisse de communistes, de syndicalistes, d'étudiants, de prêtres ou de religieux. *Autrefois quand on voulait dire que quelqu'un était dangereux pour le système on disait qu'il était communiste, aujourd'hui on dit que c'est un chrétien de gauche*, nous confiait un missionnaire jésuite canadien expulsé du Brésil pour *activités subversives*.

LES BRÉSILIENS PLUS MECHANTS QUE LES AUTRES?

Il ne faut pas croire que les Brésiliens sont plus mauvais que le reste des humains. Les Allemands lorsqu'ils tuaient, torturaient et envoyaient aux fours crématoires des millions de juifs étaient eux aussi des hommes comme nous. Les massacres perpétrés par des Américains au Vietnam ou des Français en Algérie sont aussi révoltants et répréhensifs. On le dit moins mais il y a aussi des tortures en Colombie, au Paraguay et il y en avait en Bolivie il y a quelques années.

Pourquoi des humains en arrivent-ils à descendre si bas dans la dégradation et l'ignominie? Il y a peut-être plusieurs explications, mais dans le cas du Brésil et de l'Amérique latine, il semble bien que ce soit la peur qu'éprouve la minorité possédante de perdre ses privilèges, ses richesses, son pouvoir de domination. La peur de partager! Et personne n'est exempt de cette peur, surtout si l'on ne comprend pas le sens du partage et de la fraternité. ●

Vincent Harvey,
avec la
collaboration de
Victor Teboul
et de
Gabriel Dicaire



Caractéristiques du Meuble Québécois

- Garantie à vie sur le bâti du meuble
- Possibilité d'échange à 100% du prix payé
- Fabrication en bois massif
- Montage des meubles sans clou ni vis
- Ferrures forgées à la main
- Finition à la cire d'abeille

Les Artisans du Meuble Québécois Inc.



88 est, rue ST-PAUL
VIEUX-MONTREAL, P.Q.
866-1836

SERVICE DE DECORATION ET DE PLANIFICATION



CLUB TOURISTIQUE DU QUEBEC

TOUR D'EUROPE 1970

Départs et retours:

- 29 mai au 28 juin
- 3 juillet au 2 août
- 7 août au 6 septembre
- 11 septembre au 11 octobre
- 16 octobre au 15 novembre

ITINERAIRE: 31 JOURS

Montréal - Amsterdam - Bruxelles - Rudesheim - Heidelberg - Munich - Innsbruck - Venise - Rimini - Rome - Naples - Sienna - Florence - Monte Carlo - Lyon - Dijon - Paris - Luxembourg - Amsterdam - Montréal.

88 Est, rue St-Paul, Montréal P.Q.
(Vieux Montréal) Tél. 878-9541

Collection
*Le Rêve le plus long
de l'Histoire*

BENOIST-MÉCHIN



ALEXANDRE LE GRAND
ou le Rêve dépassé \$ 5,25



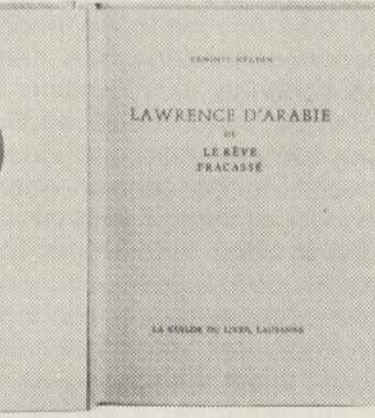
L'EMPEREUR JULIEN
ou le Rêve calciné \$ 5,25



LYAUTEY L'AFRICAIN
ou le Rêve immolé \$ 5,25



LAWRENCE D'ARABIE
ou le Rêve fracassé \$ 5,25



CLÉOPÂTRE
ou le Rêve évanoui \$ 5,25

FRÉDÉRIC II
DE HOHENSTAUFEN
ou le Rêve excommunié (à paraître)

BONAPARTE EN ÉGYPTÉ
ou le Rêve inassouvi \$ 5,25

La Guilde du Livre

Librairie Liaisons - 4900 avenue de Verdun,
Montréal 204, Qué.



LA GUILDE DU LIVRE vous offre à très bas prix des ouvrages reliés valant jusqu'à trois fois plus en librairie. Tous les ouvrages sont numérotés et hors commerce.

Bon de commande

Veillez m'adresser par retour du courrier un exemplaire de:

- ALEXANDRE LE GRAND
- CLÉOPÂTRE
- L'EMPEREUR JULIEN
- BONAPARTE EN ÉGYPTÉ
- LYAUTEY L'AFRICAIN
- LAWRENCE D'ARABIE

▲ Cochez ici les titres désirés.

Je règle le montant correspondant par: _____

Signature: _____

Nom et adresse: _____

SANS OBLIGATION, vous pouvez obtenir gratuitement le dernier bulletin littéraire; faites-en la demande au distributeur exclusif pour le Canada.

Où va QUÉBEC-PRESSE?

signes du mois 3

La récente démission de Jacques Guay de la direction de QUÉBEC—PRESSE entraîne presque automatiquement une réflexion critique sur cette publication nouvelle d'à peine six mois.

Le projet au tout début intéressait vivement, et cela pour au moins deux raisons. Tout d'abord parce que QUÉBEC-PRESSE est propriété d'une coopérative, phénomène nouveau dans le domaine des publications québécoises d'importance, et aussi parce qu'on se proposait, dès le premier numéro, de rendre publique l'information qui n'est pas donnée ailleurs dans les autres journaux ou par les autres média. En effet, l'initiative apparaissait comme une volonté exigeante de révélation, d'information et d'éducation.

Et plusieurs y croyaient. Nombreux sont ceux qui, au début, lisaient et achetaient QUÉBEC-PRESSE parce qu'ils voyaient là les premiers efforts d'une tentative journalistique dont la population québécoise a grand besoin. Mais alors que les premiers numéros laissaient espérer, ceux des mois de février, mars et avril décevaient l'un après l'autre: QUÉBEC-PRESSE se détériorait déjà!

Le journal, on le sait, est fait de deux sections bien définies intitulées *édition du dimanche* et *toute la semaine*. La première partie ne diffère en rien du concurrent DIMANCHE-MATIN: près de la moitié des pages est consacrée aux sports et l'information est très souvent empreinte de sensationnalisme. La première page du numéro paru le 8 mars, par exemple, comportait en plus du résultat de la partie de hockey de la veille, les mots CRISE GRAVE imprimés en très gros caractère et au bas le titre Valérie au kiosque de QUÉBEC-PRESSE. L'intention est évidente: on veut vendre le journal, et peut-être qu'on

cherche à le vendre avant tout pour la section *toute la semaine*.

Mais même cette deuxième partie déçoit depuis quelque temps. En effet, le sensationnalisme qui au début caractérisait l'édition du dimanche apparaît de plus en plus dans la section *toute la semaine*. Même les dossiers qui, dans les premiers numéros, étaient relativement bien faits, deviennent souvent superficiels et coulés d'exclamations faciles. Les textes de Gérald Godin, journaliste et chercheur d'expérience, n'ont plus la densité et l'impact qu'ils ont déjà connus; il en va de même pour les articles de Jacques Keable. La lecture de ces pages ne provoque plus une réflexion saine ni pour l'individu, ni pour la société à laquelle il participe.

Comment ne pas reprocher à QUÉBEC-PRESSE cette série de dossiers sur le patronage pendant la période électorale! L'enjeu de la campagne était beaucoup plus important: c'est cet enjeu qu'il fallait définir dans toute sa profondeur politique, sociale, économique et culturelle. Au lieu de profiter de cette occasion unique pour informer et éduquer, QUÉBEC-PRESSE a tout simplement choisi de choquer et d'une façon souvent puérile, analogue à certains discours des chefs créditistes.

D'autres faiblesses sont aussi évidentes: la critique cinématographique d'André Bertrand, par exemple, est parfois d'une bêtise déconcertante. Aussi QUÉBEC-PRESSE qui, avec raison, oeuvre surtout sur le plan social et pour qui l'ouvrier constitue une préoccupation évidente tend trop souvent à prendre l'allure d'une feuille de chou syndicale. Qu'on se fasse la voix et la conscience de ceux qui n'ont pas accès à la parole, d'accord; mais cette voix et cette conscience ne doivent pas se

réduire à la propagande syndicale.

En fait, on constate à la lecture des numéros des derniers mois que la rédaction cherche à faire *populo* et cela surtout par les sujets traités. Mais il faut le dire: la rédaction se trompe! Si l'on veut informer le peuple, il faut tout d'abord le respecter; la campagne du PARTI QUÉBÉCOIS l'a prouvé. Or, QUÉBEC-PRESSE manque trop souvent de respect envers ceux qu'il veut rejoindre; il cherche à choquer plutôt qu'à analyser avec logique et simplicité. Et si pour les rédacteurs de QUÉBEC-PRESSE, la tonalité actuelle du journal n'est que passagère et qu'ils veulent renier dans l'avenir leur style d'aujourd'hui pour un style plus intelligent, il faut leur dire que cette méthode de changement est, dans la pratique, concrètement impossible.

À la décharge de l'équipe de QUÉBEC-PRESSE, il est nécessaire de souligner toutefois que le journal a connu et connaît encore d'énormes problèmes financiers. Et pour cette raison, le travail s'effectue dans une atmosphère tendue et malsaine. Ceux qui avancent les fonds devraient comprendre qu'une entreprise pareille ne peut se financer à la petite semaine; s'ils croient vraiment à l'initiative, ils doivent lui assurer une certaine durée et pour cela, ils doivent y mettre le paquet.

En dernière analyse, il faut se demander si QUÉBEC-PRESSE doit continuer sa formule faite de deux sections différentes. L'édition du dimanche, c'est de la prostitution pour la vente, rien d'autre. Pourquoi ne pas l'abandonner et concentrer les énergies sur un véritable hebdomadaire, un hebdomadaire d'information et de formation qui participerait directement à la transformation rapide de la société québécoise en analysant les problèmes fondamentaux du

Québec tant sur le plan politique que sur le plan économique, social et culturel. Sa recherche alors rencontrerait et stimulerait celle de tous les Québécois, ouvriers et autres, sensibles au pays à définir.

Il faut croire en QUÉBEC-PRESSE et encourager l'initiative. Mais le meilleur encouragement en restera un d'exigence. ●

Richard Gay

DOSSIER HAÏTI

par delà papa-doc

liminaire

L'émission de RADIO-CANADA sur les investissements canadiens en Haïti (FORMAT 60, 10 avril 1970) a suscité quelques jours suivants dans LE DEVOIR une mise au point pertinente de la part d'un groupe d'universitaires de Montréal. On y dénonçait vigoureusement la sorte d'apologie du capitalisme privé et d'une action missionnaire dépassée que l'émission FORMAT 60 véhiculait.

Depuis près de 20 ans, les missionnaires canadiens (surtout québécois) ont pris d'assaut l'Eglise d'Haïti (voir les statistiques du présent numéro). Ils y ont construit églises, dispensaires, écoles, etc; à la grande satisfaction des autorités en place et des classes privilégiées.

De nos jours encore, cette *ruée* vers Haïti ne cesse de s'accroître. Depuis 1965, 6 communautés nouvelles se sont implantées en Haïti et les communautés déjà établies (surtout de religieuses) ne cessent d'y envoyer de nouvelles recrues.

Il ne s'agit pas de minimiser la sincérité de l'engagement de ces missionnaires, mais de nous demander si, inconsciemment, avec la meilleure charité au monde, nous ne sommes pas en train de faire d'Haïti une colonie de l'Eglise canadienne, particulièrement de l'Eglise québécoise? ... Ne bâtissons-nous pas nos oeuvres de bienfaisance avec les mêmes puissances monétaires qui causent le sous-développement? Ne sommes-nous pas, sans le vouloir, les propagandistes d'un système économique qui rend les riches de plus en plus riches, et les pauvres, de plus en plus pauvres?... Ne représentons-nous pas, dans ce pays du Tiers-Monde, non pas une force vive révolutionnaire, mais plutôt une force réactionnaire?...

Quand nous allons en terre haïtienne, n'est-ce pas avec des réflexes coloniaux déguisés qui présupposent et conditionnent une ignorance de ceux-là vers lesquels nous allons? Nous leur apportons large mesure de notre générosité missionnaire certes, mais nous en profitons pour faire l'essai des investissements canadiens sur ce marché démuné et apparemment bienveillant. Que les amitiés missionnaires facilitent l'implantation des capitaux québécois là-bas est inacceptable après tout le procès de la colonisation et de l'impérialisme. Allons-nous reprendre à

notre compte le mélange de naïveté missionnaire et de sens commercial qui a mené d'autres pays riches à des impasses dans leurs rapports avec des pays du Tiers-Monde? Cette question nous la posons aujourd'hui parce qu'elle s'impose. Et nous pensons que la réponse présupposerait une connaissance plus approfondie du contexte économique, politique et culturel de ce pays qui nous est devenu si proche.

C'est pourquoi nous avons demandé à des Haïtiens de nous présenter différents aspects de leur situation nationale. Il nous faut écouter les forces neuves d'Haïti, les forces jeunes, et avoir le courage d'entendre les critiques des Haïtiens lucides qui perçoivent le danger d'une emprise trop forte des éléments nord-américain sur leur vie religieuse, sociale et culturelle.

Les circonstances n'ont pas permis de préparer ce dossier en équipe et il se pourrait que l'image réfractée par les différents articles ne soit pas tout à fait homogène ni complète. L'anonymat aussi était de rigueur pour la plupart des amis contactés et nos lecteurs sauront comprendre cet élémentaire précaution que nous devons leur assurer.

Dépasser l'information superficielle sur l'horreur de la "papa-docratie" et la fascination trouble des rites vaudouesques, se pencher sur l'histoire d'un autre peuple, approfondir les structures d'un régime économique, analyser les éléments fondamentaux d'une crise politique et y déceler le rôle de certaines institutions, s'ouvrir aux difficultés d'une autre culture, s'initier à une sensibilité poétique autrement colorée que la nôtre, ne serait-ce pas un moyen privilégié de nous apprendre nous-mêmes?

Pour un Québec dont l'identité nationale est en train de se préciser et de s'affermir, cette altérité, ce dépaysement sont indispensables. Le monde dans lequel nous entrons doit être considéré, étudié pour lui-même dans ses différences et ses particularités irréductibles. Et c'est à travers cette *reconnaissance* que peuvent émerger, entre peuples, une similitude de destin, une solidarité et une communion profondes. ●

La Direction de
Maintenant
par Laurent Dupont

une situation politique confuse

A défaut d'une analyse fouillée de la conjoncture politique, nous voudrions camper très brièvement le cadre politique général auquel renvoient en filigrane les textes qui suivent. Nous le ferons par le biais des problèmes les plus actuels du **mouvement révolutionnaire**.

On ne sait pas toujours, à l'étranger, qu'en réaction à la politique répressive, anti-populaire et anti-nationale du gouvernement de Duvalier, il s'est constitué, en Haïti, au début des années 60, des organisations qui avaient entrepris de lutter à la fois contre la clique au pouvoir et le régime économique-social traditionnel du pays.

Jusqu'à 1966-1967, l'ensemble de ces organisations révolutionnaires se consacreront principalement à des tâches de propagande et à des tentatives de mobilisation dans les milieux d'étudiants et de jeunes intellectuels. Les efforts pour déborder les couches bourgeoises et petites-bourgeoises des villes n'enregistreront qu'un succès restreint dans le mouvement syndical. Par ailleurs, leurs analyses de la situation haïtienne, leur ligne politique, leurs méthodes de travail exprimeront le plus souvent des schèmes élaborés à l'étranger et plaqués sur la réalité haïtienne. Et, sur l'une des questions stratégiques fondamentales, la lutte armée, les deux principales organisations révolutionnaires du pays, le PEP et le PPIN (actuellement PUDA) manifesteront pendant longtemps hésitations, atermoiements et confusion.

LE PUCH

Vers la fin de 1968, pourtant, la fusion de ces deux organisations donnera naissance au PUCH qui se fixera pour objectif de promouvoir, par le déclenchement de la guérilla, reconnue *maillon fondamental* de la lutte, la révolution nationale démocratique, première étape vers le socialisme. Le PUCH s'est effectivement engagé dans la préparation de la lutte armée en Haïti. Mais du début de 1969 à l'été de la même année, ce mouvement révolutionnaire s'est vu durement frappé par la répression la plus féroce qu'ait connue le peuple haïtien. De nombreux dirigeants, traqués par les informateurs de la CIA, furent abattus ou emprisonnés par la police du régime. Les débuts de révolte populaire furent noyés dans le

sang. Il s'en est suivi pour le PUCH et pour l'ensemble du mouvement révolutionnaire, un démantèlement organisationnel et une confusion accrue.

LE "GRAND FRERE" AMERICAIN

Cette crise, qui coïncide avec une certaine réconciliation de Duvalier et des *services* américains stoppera pour un moment l'élan révolutionnaire. Elle recule l'urgence de l'intervention militaire, odieuse et massive comme elle s'est produite en République Dominicaine en 1966. Mais elle favorisera l'intensification et le renforcement de l'intervention continue (subtile ou manifeste) du *grand frère* américain dans la politique de la petite république. Cette infiltration se poursuit soit à travers le réseau des polices gouvernementales, soit à travers les rassemblements d'exilés en terre américaine menés par des politiciens de droite qui ne rêvent que d'invasions et de coups d'état. Il suffira d'une relance de l'opposition de gauche pour que l'intervention **extraordinaire** des défenseurs de la *liberté* et de la "paix" redevienne une menace imminente.

Dans ce contexte, les révolutionnaires conséquents devront d'une part tenir compte de toutes les failles manifestées par le mouvement démocratique depuis les douze dernières années, d'autre part continuer la lutte avec pleine conscience qu'elle sera **longue** et acharnée. ●

Eric Constantin



HAÏTI ET "L'HARMONIE DU

L'année dernière sortait de chez Hachette, en édition de luxe, le dernier livre du Président d'Haïti: MEMOIRES D'UN LEADER DU TIERS-MONDE. Dr. François Duvalier donnait à son ouvrage le sous-titre: MES NEGOCIATIONS AVEC LE SAINT SIEGE. C'est le cri de victoire d'un *Diplomate* ou d'un Chef d'Etat préoccupé avant tout d'affermir son pouvoir en tout et sur tous. Ce livre se présente — tragique ironie — comme l'apologie de *l'harmonie du Temporel et du Spirituel* (sic!) D'abondantes photos prétendent témoigner de cette *harmonie* mais ne laissent voir en fait qu'un mariage dissonant ou mieux, une lune de miel amère: Papa-Doc caparaçonné au milieu de ses évêques, *courbettes épiscopales* de vassalité, photo-souvenir de la famille présidentielle réunie autour des Représentants du Vatican en un grand conseil de famille et — voilà le comble — photo du Pape trônant, tel un Ange tutélaire, au-dessus du bureau du dictateur. Un excellent montage, en vérité! Papa-Doc n'a rien négligé pour la célébration grandiose de sa *victoire-diplomatique* (sic!).

I. SIGNALEMENT DU TEMPOREL

Duvalier accède à la présidence dans un contexte de conflit ouvert: en septembre 1957 il est porté au pouvoir par une fraction de l'Armée, après toute une année de luttes électorales et d'exacerbation des passions. Les candidats défaits se retranchent dans la clandestinité et aussitôt organisent la rébellion. S'engage alors jusqu'à la mort une épreuve de forces brutale.

1. Force de répression

Luttes de factions avant tout! Le peuple de partout sollicité, n'y comprend d'abord goutte. Personne au fond ne lutte pour les intérêts de la masse et de la Nation. Luttes plutôt pour le pouvoir et la reconquête des privilèges traditionnels menacés avec l'avènement de Duvalier. N'ayant l'appui d'aucune classe sociale, le Président, pour contrôler la situation, sera obligé de concentrer tout le pouvoir entre ses mains et de mettre en marche la machine de la terreur: Présidence à Vie, *Chef suprême et effectif des Forces Armées*, Chef des Tontons-Macoutes. Ce n'est plus alors un gouvernement, c'est une Force de répression et un Pouvoir personnel.

2. Force spiritualiste

L'opposition systématique a précipité Duvalier dans la tyrannie. Mais il y allait déjà de lui-même sûrement. Depuis toujours, en effet, il rêve d'une *âme mystique* pour son Peuple. Devenu Président de la République, il est d'abord hanté par *l'Unité morale de la Nation haïtienne* (sic!) plutôt que préoccupé de l'équité sociale dans la Nation. Il se voudrait plus Prêtre du pays qu'administrateur de la Res publica. C'est précisément en vertu de cette tendance profonde qu'il peut vanter, contre tous les faits, l'harmonie du Temporel et du Spirituel.

Leader spirituel de la Nation (sic!), il ne souffre par conséquent aucune résistance qui puisse entraver l'accomplissement de sa *mission spirituelle*. Il lui faut tout le pouvoir, — une sorte de *Force spiritualiste*, toujours plus de pouvoir pour écraser les pouvoirs d'opposition naissants, d'où qu'ils viennent. Dans la mesure où l'Eglise peut constituer et susciter un corps d'opposition, elle va être, elle aussi, prise en chasse et désorganisée.

DOCTEUR FRANÇOIS DUVALIER
Président à Vie de la République d'Haïti

MÉMOIRES D'UN LEADER DU TIERS MONDE

MES NÉGOCIATIONS AVEC LE SAINT-SIÈGE
ou
UNE TRANCHE D'HISTOIRE

HACHETTE



TEMPOREL ET DU SPIRITUEL"

II. SIGNALEMENT DU SPIRITUEL

Pour pénétrer dans la forteresse spirituelle, Duvalier n'aura même pas besoin de Cheval de Troie: la route est déjà grande ouverte. Les contradictions internes de l'Eglise d'Haiti vont lui faciliter la tâche d'épuration du *Spirituel* jusqu'à ce que s'ensuive harmonie parfaite avec le *Temporel*.

1. La Maison des prestiges

Tout d'abord, le clergé haïtien, comme partout ailleurs tous les autres clergés, n'a pas dédaigné la course aux privilèges ni résisté à la pression des sympathies des *grands*. Dans une Haïti où le bovarysme a fleuri en haut lieu du savoir et de la puissance comme herbes folles, ce clergé venu pour la plupart de l'*Etranger* échappait difficilement à l'hospitalité et au rapt des puissants raffolant d'étiquette européenne. Bien sûr, il se prétendait au service des pauvres et des petits. Dommage, toutefois, que l'on ne puisse pas servir à la fois — même en Religion — le Maître et l'Esclave!

Au sein même de l'organisation ecclésiastique s'institua la course aux privilèges et aux titres honorifiques. Cela permet d'inventer des *Rangs* distinctifs, certes n'ayant rien de fonctionnel, juste propres à créer des distances sociales. Presque chaque prêtre, curé ou vicaire, rêvera un jour qu'il est nommé curé ou vicaire de la paroisse la plus *productive*; il aura aussi sa petite ambition sacerdotale de devenir un jour chanoine et qui sait! —, comme consolation de vieillesse, camérier secret du Pape. On apprenait avec étonnement, ce mois-ci, la promotion de plusieurs curés au *chanoinat*. Quel anachronisme!

Connaissant par ailleurs la situation actuelle de l'Eglise d'Haiti, on ne peut réprimer son malaise devant la vaine annonce dans le dernier numéro du DIOCESE DU NORD de cette inutile promotion:

*Paul VI Souverain Pontife
A son Fils bien-aimée, Salut et Bénédiction Apostolique
A la requête qui nous a été présentée, c'est spontanément de*

bon coeur qu'en témoignage public de notre Bienveillance bien méritée par ton zèle à travailler à l'extension et au progrès de la foi.

*Nous te nommons, TOI, FRANCOIS ELIMA EUGENE du diocèse du Cap-Haïtien, notre Prêlat d'Honneur avec tous les pouvoirs et les honneurs attachés à cette dignité selon la constitution de S.S. Pie X. Sec. de l'Etat du Vatican.
J. Card. Villot*

Duvalier, en tout cas, se fera un devoir de satisfaire ce petit penchant aux privilèges: il distribuera volontiers promotions et attentions, prébendes et distinctions et se liera ainsi plus d'un Apôtre de l'Évangile, du sommet de la Hiérarchie jusqu'à la base. Il aura ainsi exaspéré la division dans l'Eglise pour mieux se l'asservir.

2. L'Église, une Force?

Il s'y consacrera avec d'autant plus de soin que cette Eglise lui apparaît comme une force et comme une force hostile. Avant Duvalier, tout le monde répétait sur le mode du dicton qu'un gouvernement qui oserait s'attaquer à l'Eglise provoquerait lui-même sa propre chute. En 1960 l'Archevêque de Port-au-Prince, Mgr Poirier, fut expulsé sans coup férir. Le test était passé: réussite parfaite, la preuve du contraire venait d'être faite sans frais aucun. Les jours suivants, la Radio-d'Etat triomphait: Papa-Doc avait frappé l'Eglise à la tête et était devenu encore plus puissant.

Mais outre ce vieux dicton populaire, un autre signe de la puissance de l'Eglise a toujours été l'usage de l'excommunication. Cette sanction qu'utilisait l'Eglise Primitive comme un moyen charitable de correction et de conversion contre des frères chrétiens qui rompaient la charité et la communion chrétiennes, était vite devenue dans la suite un instrument d'humiliation et de triomphalisme — Henri IV à Canossa —. Elle avait fini par perdre sa pointe de charité et par devenir une arme vindicative. Aussi après l'expulsion de Mgr Poirier, l'Eglise

d'Haiti la tournait-elle contre le Persécuteur. Mais une fois de plus elle dut s'avouer vaincue: le Président excommunié continuait de plus belle d'imposer, tel que prévu par le Concordat, que soient dits à son intention prières et Te Deum. Non pas du tout comme actes liturgiques mais comme actes politiques, comme signes extérieurs d'allégeance et de soumission de l'Eglise.

Car Papa-Doc croit flairer une sourde opposition cléricale à son impeccable Régime. Traditionnellement l'Eglise en Haïti — comme d'ailleurs dans toute l'Amérique Latine — est une force réelle, plutôt l'alliée des Puissants, capable de ruiner pour jamais la carrière d'un homme politique qui n'aurait pas sa bénédiction. Par ses réseaux de paroisses et de chapelles implantées à travers tout le pays, elle est la seule force unifiée qui contrôle effectivement toute la population à 95% catholique. Or Duvalier à son avènement n'avait pas l'appui officieux de la hiérarchie catholique, et pour cause. Très tôt en effet il protestait contre la mise à sac de la culture haïtienne par un clergé occidental intolérant et prônant avec d'autres le retour à l'Africa Mater — certes, à travers un mysticisme pour le moins suspect. Il fut alors accusé d'être vaudouisant, crime impardonnable, en Haïti, de lèse-Religion, s'entend la Religion occidentale. Quand on sait par ailleurs qu'il n'a pas été le candidat de l'élite, mais qu'il s'est donné comme le Représentant des aspirations du peuple, on comprend qu'il ait interprété la moue du clergé à son élection comme une franche hostilité. Quant au clergé on ne sait pas trop bien, en tout cas, si en boudant Duvalier dès le départ, il défendait sa religion et l'élite traditionnelle, ou bien la justice et la vérité de l'Évangile en faveur des toujours opprimés: son action a été pour le moins ambiguë et souterraine.

Au commencement donc était le conflit, point du tout "l'harmonie". Vint ensuite la lutte ouverte, mieux justifiée cette fois-ci, devant la mise en place de la machine de répression. L'un des deux camps doit céder. Duvalier va s'employer

à forcer l'Eglise d'abord à la retraite, puis de plus en plus à la soumission servile. Chantage, pression, prison, expulsion, corruption, délation, tout est mis en oeuvre pour la domestication du *Spirituel*. Papa-Doc n'entend pas simplement abatre cette force, il la veut en harmonie avec le *temporel*, c'est à dire à son service.

3. Une Force divisée...

Ce sont les défauts mêmes et les divisions internes de l'Eglise d'Haiti qui ont favorisé sa propre mise en tutelle.

Polarisation d'abord en *haut clergé* et *bas clergé*. La structure ecclésiastique reproduit à peu de choses près la structure sociale des classes. Une hiérarchie autoritaire, distante, paternaliste commande à ses prêtres, ses *sujets* et ses *subordonnés*. Dans leurs paroisses les curés sont les *maîtres* de leurs vicaires et de leurs paroissiens. Quant à ceux-ci, en majorité analphabètes, on les considère souvent comme de *grands enfants* à qui l'on distribue à profusion sacrements et dévotions. Le paternalisme tient lieu de charité et de justice et le sacramentalisme, comme *pratique de salut*, dispense de voir les injustices sociales. L'Eglise semble d'abord s'attacher à sauver des *âmes* et non les hommes.

Polarisation ensuite en hiérarchie étrangère et clergé autochtone. Jusqu'à Duvalier, les Mandarins occidentaux, soucieux de garder pur le christianisme occidental, ne se résignaient guère à l'haïtianisation de l'Eglise: les néophytes haïtiens, même après un siècle de christianisation, étaient encore jugés peu aptes aux responsabilités. Le clergé étranger partageait le préjugé occidental sur l'incapacité congénitale des Indigènes. Cette ségrégation pratiquée jusqu'au sein de l'Eglise devait tranquillement créer des distances et des frustrations et miner de l'intérieur l'unité du clergé.

III. HARMONIE DU TEMPOREL ET DU SPIRITUEL

Duvalier a su exploiter habilement ces inégalités et ces mécontentements. Il s'est présenté comme le défenseur de l'Eglise nationale contre la domination étrangère. C'est sous son gouvernement qu'enfin le St-Esprit a daigné choisir les cinq premiers Haitiens comme évêques. Encore sous son gouvernement que la plupart des communautés religieuses ont brusquement déniché des haitiens aptes à devenir *supérieur* de leurs institutions. De plus sous son gouvernement les grandes cures se sont enfin ouvertes aux Haitiens. La promotion du clergé autochtone a été si fulgurante que les bénéficiaires eux-mêmes doivent encore en être étourdis!

1. Prix de cette harmonie

Mais malheureusement cette venue de l'Haitien à sa majorité a lieu dans une atmosphère d'intrigues assez louches et en fonction d'une stratégie de pouvoir. Beaucoup de nominations relèvent de motifs purement politiques. Duvalier lui-même, d'ailleurs, ne s'en cache pas: il a choisi ceux dont il sait que *ni la Révolution ni lui n'auront à rougir, quoi qu'il advienne* (sic!). Il attend donc fidélité et reconnaissance de ses Elus, au détriment même de leur fidélité à l'Evangile. Il ne suffit point par conséquent d'avoir une Eglise haitianisée, il faut surtout une Eglise au service des Haitiens, témoin pour eux de l'Evangile de vérité, de justice et de liberté.

Il est donc regrettable qu'on ait attendu d'être forcé de faire une meilleure place aux fils du Pays dans la conduite spirituelle de leurs concitoyens. Car les fruits mûris sous pression gardent toujours un arrière-goût aigre. Les renversements forcés de situations laissent souvent des traumatismes et des rancoeurs. Il n'est pas improbable que l'émiettement actuel de l'unité de l'Eglise haitienne soit dû en grande partie à ce retournement des choses. Un évêque haitien reconnaissait récemment avec stupeur qu'il n'y avait en Haiti *ni épiscopat, ni presbytérium, ni laïcat*; chacun suivait sa propre voie

chrétienne. Ainsi Duvalier ne compte plus devant lui qu'une poussière de chrétiens profondément divisés.

Toute prise de position évangélique commune, par conséquent, s'avère impossible. On va même jusqu'à laisser les autres tirer les marrons du feu pour les croquer ensuite soi-même: on prend gaiement la place vacante des disgraciés ou des exilés — parfois pour services rendus ou sous promesse de soumission inconditionnelle. Les communautés religieuses elles-mêmes ne boudent pas toujours ce genre de compétition.

Pour des raisons peu évangéliques, on s'entrebate encore sur des questions aussi vitales que celle de la non-reconduction ou plutôt de la dénonciation du Concordat en 1860. Ce Concordat asservit l'Eglise à l'Etat. Mais qu'importe! Il stipule aussi des garanties et des obligations envers les institutions ecclésiastiques qui sont nécessaires, se dit-on, dans un pays aussi pauvre qu'Haiti et de tradition libérale tenue.

2. Portée de cette harmonie

C'est donc une Eglise singulièrement fissurée que Duvalier a entrepris d'écarteler et de mettre au pas. *L'harmonie du Temporel et du Spirituel* résulte d'un long affrontement entre deux forces inégales et de la reddition de l'une d'entre elles. Harmonie forcée, unilatérale, consistant en un alignement pur et simple: le *Spirituel* est désormais sous la coupe du *Temporel*.

Il s'agit donc en fait d'une harmonie de surface et limitée. D'une part, en effet, les frictions restent fréquentes: Papa-Doc n'a pas encore réalisé toutes ses ambitions politico-spiritualistes, il n'a pas encore réussi à domestiquer toute l'Eglise. Jusqu'où s'arrêtera l'escalade du *Leader Spirituel* dans sa quête du Pouvoir Spirituel? L'avenir par conséquent demeure sombre et chargé d'orages.

D'autre part ce n'est pas tout le clercé, ce ne sont pas tous les chrétiens qui ont signé le

traité de vassalité avec le dictateur. Certains continuent, comme ils le peuvent, de dire non à l'oppression et de se préoccuper d'assurer une certaine présence de l'Evangile du Christ. Il se sentent en devoir de combattre un régime politique qui contredit les exigences concrètes de l'Evangile.

C'est dommage que l'épiscopat, pour *n'avoir pas d'ennuis*, par lâcheté ou même par collaboration plus ou moins camouflée, ait choisi la voie du silence, complice en l'occurrence! C'est dommage que la parole de l'Evangile soit tue pour la sauvegarde de l'Institution! Dommage qu'on soit d'autant plus empressé à fermer le Livre de la Vérité qu'on montre de la diligence à ouvrir les portes de l'église de pierre pour les funérailles solennelles des sbires de la dictature!

3. Sens de l'harmonie

Duvalier ne tient donc que la tête de l'Eglise. Mais il sait bien qu'en en tenant déjà la tête, il la tient pratiquement toute entière à sa merci. C'est que d'abord l'Eglise d'Haiti reste encore enfermée dans sa structure féodale hiérarchique. Elle se réduit en fait à sa tête, à sa hiérarchie; tous les échelons *inférieurs* sont considérés comme des consommateurs du sacré et des clients de l'obéissance. C'est ainsi que Duvalier, ayant réduit l'épiscopat au silence, peut parler avec quelque vérité de *l'harmonie du Temporel et du Spirituel*, même s'il continue entre temps de traquer les prêtres qu'il ne trouve pas, à son goût, assez soumis *aux principes d'autorité, de respect et d'obéissance qui sont à la base même de la foi catholique* (sic!): Papa-Doc a bien retenu son petit catéchisme.

Pour lui, l'Eglise: ce sont les évêques, chacun Seigneur de son Diocèse. C'est avec ces évêques pris un à un qu'il traite. Il peut ainsi les faire chanter à sa guise et réclamer de chacun d'eux des signes de reconnaissance pour leur élévation au *trône épiscopal*, élévation dont il est lui-même le généreux artisan. Selon une

telle conception bien des accords sont donc possibles.

Mais quel prix a-t-il fallu payer! Et à quels sacrifices faudra-t-il consentir encore demain?

L'Eglise haitienne est en majorité servie par des missionnaires étrangers. Leur départ du pays laisserait assurément un vide immense parmi la population catholique. Il ne s'agit donc pas de courir imprudemment au devant de l'exil, sous prétexte de témoignage chrétien. Mais il ne faudrait pas non plus que, par peur de faire des orphelins spirituels, étrangers et indigènes aillent se terrer eux-mêmes et taire tout l'Evangile. De grâce surtout, qu'on évite les collaborations opportunistes et ambitieuses! Que ne soit pas réédité le baiser de Judas!

La mise en croix de l'Eglise est également révélatrice: on est placé devant l'évidence de l'échec d'une longue christianisation; ce n'a été en fait qu'un vernis que le régime duvaliériste a décapé d'un revers de main; une relève haitienne n'avait jamais été prévue et préparée en conséquence; l'Eglise d'Haiti continue d'être presque totalement dépendante de missionnaires étrangers avec les risques que cela comporte. Le clergé submerge aujourd'hui dans ses vices et ses déviations. Et le peuple continue d'être le laissé pour compte.

Cette crise profonde de l'Eglise haitienne invite tous les chrétiens à l'examen de conscience: la responsabilité est collective. Mais les chargés d'office y sont de plus près impliqués, qu'ils aient le courage d'être fidèles à leur mandat! ●

roger lebrun

FICHE INDICATRICE DE L'HARMONIE DU TEMPOREL ET DU SPIRITUEL

Missionnaires canadiens en Haïti

(au mois de février 1970)

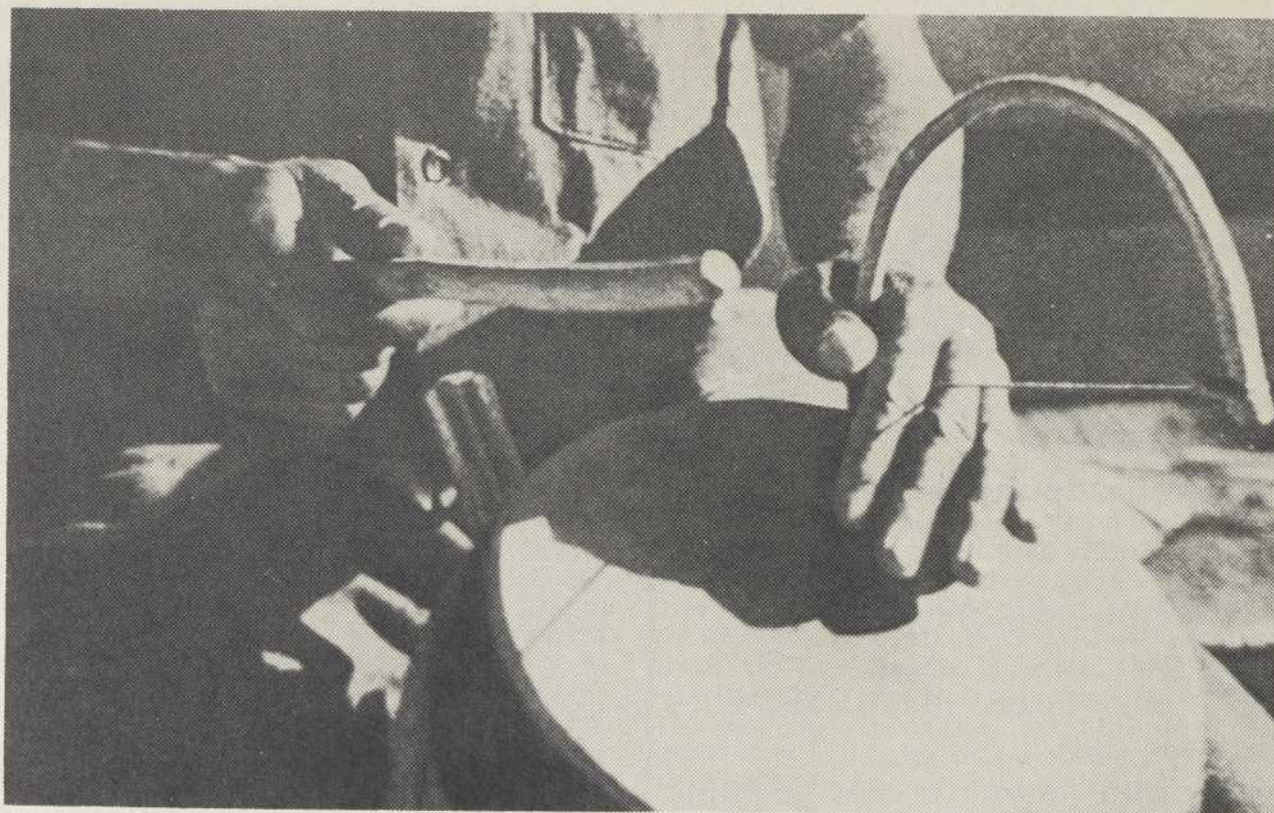
1 évêque
41 prêtres religieux
75 frères
277 religieuses (En 1962, elles
étaient 188)
15 appartenant à des instituts
séculiers
12 laïcs
Soit un total de 421 (1/5 du total
des missionnaires en Amérique
latine)

Les missionnaires canadiens sont
arrivés au pays à partir de 1943
(Oblats, Religieux de Ste-Croix,
Frères du Sacré-Coeur, Soeurs de
l'Immaculée Conception, etc).

On compte actuellement plus de
20 congrégations religieuses
canadiennes, dont sept sont arri-
vées après 1965.

- 22 sept. 1957 ● ACCESSION DE DUVALIER AU POUVOIR
- août 1959 ● DECRET D'EXPULSION CONTRE LE P. ETIENNE GRIENEM-
BERGER, SUPERIEUR DES PERES DU ST-ESPRIT
● ET CONTRE LE P. MARREC, CURE DE ST-MARC
- oct. 1960 ● EXPULSION DE MGR POIRIER, ARCHEVEQUE DE PORT-AU-
PRINCE, POUR COLLABORATION AVEC COMMUNISTES
(SIC)
- janv. 1961 ● EXPULSION DE MGR REMY AUGUSTIN, HAITIEN, EVEQUE
AUXILIAIRE DE PORT-AU-PRINCE
● DU P. BETTEMBOURG, SUPERIEUR DES PERES DU ST-ESPRIT
● SAISIE DU SEUL JOURNAL CATHOLIQUE, **LA PHALANGE**
- 22 sept. 1961 ● **DUVALIER "SE FAIT REELIRE" AVANT LA FIN MEME DE
SON MANDAT**
- oct. 1962 ● LE NONCE APOSTOLIQUE, MGR FEROFINO QUITTE LE
PAYS
- 1963 ● EXPULSION DE MGR ROBERT, EVEQUE DES GONAIVES
AVEC UNE DOUZAINNE DE PRETRES
- janv. 1964 ● EXPULSION DE L'ORDRE DES JESUITES, FERMETURE DU
GRAND SEMINAIRE D'HAITI. LES SEMINARISTES DOIVENT
SE PRESENTER CHAQUE MATIN AU POSTE DE POLICE DE
LEURS PAROISSES RESPECTIVES
- 22 oct. 1964 ● **DUVALIER SE PROCLAME PRESIDENT A VIE**
- fév. 1964 ● SUSPENSION DE LA REVUE PASTORALE **EGLISE EN
MARCHE**
● ET DE LA REVUE CULTURELLE **ROND-POINT** ANIMEES PAR
DE JEUNES PRETRES
- juin 1964 ● MISE EN RESIDENCE SURVEILLEE DE MGR ANGENOR,
HAITIEN, ADMINISTRATEUR DE L'ARCHIDIOCESE DE PORT-
AU-PRINCE
- oct. 1965 ● DES CLERCS DE ST-VIAEUR ROUVRENT LE GRAND-SEMI-
NAIRE
- 15 août 1966 ● PROTOCOLE DE PORT-AU-PRINCE NORMALISANT LES
RELATIONS DU VATICAN AVEC L'ETAT HAITIEN.
- oct. 1966 ● SACRE DE CINQ EVEQUES HAITIENS
- 15 août 1969 ● DEPART DES PERES DU ST-ESPRIT OCCASIONNE PAR L'EX-
PULSION DE LEURS CONFRERES HAITIENS "COUPA-
BLES D'ACTIVITES MARXISTES" (SIC).

LE VAUDOU:



SA SIGNIFICATION

Pour les étrangers, comme pour une bonne partie de l'élite haïtienne déracinée, le vaudou n'est souvent qu'une tare ancestrale, survivance d'un âge primitif. Et lorsque le touriste naïf vient chercher sa ration d'exotisme, on s'en tire à bon compte, de part et d'autre, en lui exhibant une mise en scène *folklorique*. Dans la réalité, le vaudou est avant tout le langage par lequel tout un peuple cherche à appréhender son existence et à lui donner un sens devant les multiples oppressions dont il est la victime. A ce titre, le vaudou mérite d'être pris au sérieux comme n'importe quel autre langage culturel et religieux. Celui qui veut comprendre le vaudou doit modifier son propre regard sur lui-même et sa culture, il doit cesser de prendre la civilisation occidentale et la religion chrétienne comme *la* civilisation et *la* religion par excellence. Comment expliquer la présence et la permanence du vaudou en Haïti? Et quelle est sa signification socio-culturelle pour les masses haïtiennes?

UNE PREMIERE FORME DE CONTESTATION

Tout d'abord, le vaudou a été une première forme de résistance culturelle à

l'oppression esclavagiste. Lorsque les Noirs furent détachés de l'Afrique et transportés dans le Nouveau Monde, c'est en s'appuyant sur leurs croyances traditionnelles qu'ils contestèrent leur asservissement par les Blancs. Déjà à bord des navires, certains se suicidaient, laissant leurs corps aux Blancs pour rejoindre le monde des ancêtres, la patrie perdue. Sur les plantations de St-Domingue, alors que le régime de vie qui leur était imposé par les colons faisait tout pour détruire leur culture propre, c'est au cours de cérémonies vaudouesques que les esclaves marrons retrouvèrent la cohésion et la ferveur révolutionnaire pour engager la lutte contre l'esclavage. Après la période de l'esclavage, le vaudou deviendra l'expression de l'organisation et des aspirations de la société haïtienne.

LE VAUDOU SE MAINTIENT

On a pu parler de sa désagrégation sous l'influence croissante de l'Eglise catholique et du Protestantisme, sous l'influence du tourisme, de l'exode rural vers les villes, les îles et pays environnants, et de maints autres facteurs comme la pénétration timide

de la civilisation technique dans les campagnes. En fait, le vaudou ne disparaît pas: il continue seulement à s'adapter aux nouvelles conditions sociales du pays. C'est même comme culture nationale et comme religion vivante qu'il se maintient sur la base d'un syncrétisme avec le christianisme.

Les temples vaudouesques appelés *houfou* sont encore lieu de communion pour les masses paysannes et lieu d'expression de leur misère: ils servent à la fois d'église et d'hôpital, de théâtre et de club où l'imagination esthétique populaire et les frustrations sociales trouvent un exutoire. Au cours des cérémonies, l'aspect le plus frappant du vaudou est l'épiphanie des esprits (appelés *loas* ou mystères) qui chevauchent leurs adeptes, parlent par eux, prédisent l'avenir, donnent des recettes de guérison et de protection, et créent pour eux un moment d'euphorie qui leur fait oublier la réalité accablante.

UNE SORTIE DE SYNCRETISME RELIGIEUX

Ce phénomène de possession n'a rien de pathologique, rien de diabolique encore moins de

honteux. C'est plutôt, comme l'a montré R. Bastide, l'expérience de l'organisation du réel et de ses liaisons mystiques, et la *dialectisation* d'une situation sociale. Car l'univers des esprits dont le panthéon récapitule tous les éléments de la nature et toutes les activités du paysan haïtien est un langage symbolique, régulateur et harmonisateur des rapports entre les phénomènes naturels et culturels. C'est en ce sens que le vaudou se présente comme un système cohérent capable d'assimiler les rapports extérieurs: une sorte de syncrétisme religieux. De fait, le vaudou a fait des saints catholiques les symboles ou les supports des *loas*, il a accommodé son calendrier de fêtes au calendrier catholique, il a réinterprété les rites et les sacrements catholiques — sur la base de ses propres croyances — comme symboles de purification et de protection.

Pour bien comprendre ce syncrétisme, il faut le situer dans son contexte historique: d'abord, le baptême forcé des esclaves, ensuite la présence dans le pays, après l'indépendance, de pseudo-prêtres catholiques qui faisaient de la distribution généreuse des sacrements un gagne-pain, enfin, en 1860, la



SOCIO-CULTURELLE

signature d'un Concordat entre l'Etat et le Vatican établissant une chrétienté toute faite en Haïti.

L'EGLISE ET LE VAUDOU

L'Eglise est restée, pour les masses paysannes une organisation officielle parallèle à celle de l'Etat, une puissance à côté des multiples puissances qui s'appesantissent sur elles. Son attitude vis-à-vis du vaudou a été généralement persécutrice: la campagne *anti-superstition* des années 1941-42 en est la preuve. Qu'en est-il maintenant? Là où elle ne méprise pas le vaudou en le regardant comme signe de primitivisme, de non-civilisation ou de culte de Satan, elle l'ignore tout court. Là où elle cherche à adapter un tant soit peu le christianisme à la mentalité du pays, elle n'ose pas mettre en question ses structures de chrétienté proprement médiévale dont on voit mal le rapport avec les masses haïtiennes. Autrement dit, ces masses ne sont pas encore sorties de la répression culturelle et religieuse.

LE VAUDOU ET LES MASSES

La littérature haïtienne a souvent été, surtout depuis le

dernier demi-siècle et pendant l'occupation américaine, une protestation massive contre la persécution subie par le vaudou, et en même temps une volonté de voir dans le vaudou le lieu par excellence du dévoilement de l'*haïtianité*. Mais faut-il en rester à une survalorisation purement verbale et imaginaire du vaudou? On continue de faire comme si la culture était située derrière nous, dans un passé dont la reconnaissance amènerait magiquement la solution de nos problèmes. Par exemple, en brandissant le concept de négritude et en invoquant nos traditions culturelles nationales, notamment le vaudou, le gouvernement actuel (mais avec lui toute l'équipe du bureau d'ethnologie à son service) ne cherche qu'à masquer sa dictature sur les masses haïtiennes: il lui faut gaver ces masses de cérémonies vaudouesques, la religion ayant parfois et même souvent cette vertu de freiner tout mouvement de revendication et de révolte. Ce même gouvernement lâche d'ailleurs sur les masses une armée de curés et d'évêques tout-puissants, sélectionnés par lui comme autant de bras de sa dictature.

LE VAUDOU: LIEU D'EVASION?

En vérité, la question de la liberté culturelle et religieuse des masses haïtiennes passe par la question des aliénations économiques, sociales et politiques sur lesquelles s'appuie la mentalité vaudouisante. C'est pour cela que l'identité culturelle — et pour l'élite paternaliste souvent tournée vers l'étranger — et pour les masses paysannes souvent aux prises avec un complexe d'infériorité — se situe en avant, non dans le passé. Par conséquent, proclamer et exalter le vaudou comme une sorte de panacée aux problèmes haïtiens c'est méconnaître le vaudou lui-même, et ses manifestations présentes. Pour les masses, le vaudou (comme d'ailleurs le catholicisme en Haïti) est avant tout un lieu d'évasion des réalités oppressives du pays. Ne pas prendre au sérieux le vaudou, c'est couper au départ tout langage aux masses haïtiennes. Or comme on n'importe pas la révolution dans un peuple, celui-ci ne peut être mobilisé que de l'intérieur. Un projet révolutionnaire efficace en Haïti devrait épouser les expressions traditionnelles des frustrations socio-historiques du peuple, à savoir cet univers vaudouesque

lui-même, non pour s'y enfermer, mais pour y repérer ce que F. Fanon appelait *les lignes de force spontanées*, et laisser se traduire en actes leur capacité de subversion et de libération. ●

LOUIS GARBEL

Tandis que je me couche dans un lourd sommeil
de fauve de feu et de grain

Endormie,
Creuse comme des fourneaux
une parole de lait
—, sa main pourtant becquetée d'oiseaux...

Qui est-ce ?

O quelle venue de crispation sur nos têtes
et quelle criaille

L'ordre neuf survole nos organes
se distend en géant :
pas facile de le peeler ni de l'étruffer

La marche Raide
frappe de grand clou la tête
des somnambules
et clame

Tout s'empoupre et clame
moi moi moi

Rien autrement n'apparaît si vide et si couché
que ce donjon là de zinc
d'où nous nous élevâmes

Nous tombions noirs très noirs et noirs très
nus

Chérubins des pieds blessés
dans les puits de la nuit —,
l'estomac intercédant
pour tout un peuple de dormeurs torrides
lié à des kilomètres d'intestine

JR Laforest

LITTÉRATURE ENGAGÉE

OU

DÉSENGAGEMENT DE LA LITTÉRATURE

LES TENSIONS ESSENTIELLES DE LA LITTÉRATURE HAITIENNE

par alain ramire

Le contexte économique-social commande les tensions et les orientations de notre littérature. Ce contexte est celui d'un pays sous-développé, dominé économiquement par les États-Unis et crispé sur des antagonismes latents et complexes de classes sociales, antagonismes qui débouchent parfois sur des explosions de violence. A proximité de la lutte cubaine et des spasmes dominicains, Haïti présente une situation *pré-révolutionnaire* où l'abcès est mûr à crever. A travers

LA RONDE ET LA NOUVELLE RONDE

C'est le reproche adressé aux poètes de la Génération de LA RONDE, mouvement littéraire né vers la fin du 19^e siècle autour de la revue qui lui a donné son nom. Il serait exagéré de ne voir en eux que des *Français exilés en terre d'Haïti* (1). Leur poésie n'ex-

une histoire qui a ses moments de réussite exaltante et ses pages sombres se pose une question qui marque bien la tension fondamentale de la littérature haïtienne: dans quelle mesure les écrivains qui ont constitué les élites les plus éclairées du pays ont-ils témoigné d'un engagement militant ou fait preuve, par dépit, dégoût ou lassitude, d'une évasion névrotique vers des paysages plus sereins, de rêves, de tendresse et d'abandon?

cluait pas toute "*haïtienneté*": les touches qui évoquent le paysage haïtien, qui révèlent le sentiment national, et plus profondément ce fond de tristesse et de mélancolie qui selon Etzer Vilaire constitue la mentalité haïtienne, sont épar- ses dans toute l'oeuvre. Mais

ne nous y méprenons pas: que, selon Vilaire, nous *soyons condamnés à une littérature d'imitation... et que sont vos nouveautés sinon des renaissances?*, que Damoclès Vieux nous fasse part de son indéracinable nostalgie des paysages de neige et du marivaudage des marquis du 18^e siècle français, voilà qui découvre de façon décisive le sens et l'orientation de LA RONDE. Les poètes de cette génération, par dégoût, écoeurément, ennui n'ont pas osé affronter leur temps. Ils ont fui le combat, se sont coupés des sources les plus vives et les plus pures de la culture populaire, ont tourné le dos aux espérances du peuple et aux dures réalités du présent pour alimenter leur nostalgie, leurs névroses et le spleen morbide de leur âme romantique. Demeure ce témoignage déchirant d'hommes blessés et drapés dans une dignité qui, pour être fausse, n'en est pas moins belle.

LA NOUVELLE RONDE, ou plus couramment le mouvement indigéniste, s'oppose résolument à cette tendance. Il y eut au départ l'Occupation américaine et notre peuple foulé aux pieds, giflé, meurtri, écrasé par la morgue raciste des marines. Nous fûmes perdus à nous-mêmes, égarés sous le regard sordide des envahisseurs, et *la mélancolie dilata nos yeux*. Jean-Price Mars, dans AINSI PARLA L'ONCLE, dénonçait le bovarysme des élites, cet entêtement à *arborer la défroque de la civilisation occidentale*, et invitait poètes et romanciers à puiser dans le folklore pour y retrouver nos traditions de sagesse et de rythmes héritées de l'Afrique. L'entreprise devait être féconde, car elle nous rapprochait des sources les plus profondes de notre culture. Mais elle devait aussi s'avérer ambiguë, comme l'ont prouvé les successeurs de Price Mars, Carl Brouard et l'école des Griots en particu-

lier: autre chose est d'inventer des mythes obscurs qui représentent de nouveaux facteurs d'évasion (*Nos regards nostalgiques se tournèrent vers l'Afrique douloureuse et maternelle*), mais cette Afrique n'est point réelle, elle est mystificatrice puisqu'elle est l'image de la Nigritie de nos âmes), autre chose est de créer des mythes positifs et transparents capables de dynamiser un peuple en vue de son combat et de son progrès; autre chose est de chanter la race au point d'en faire un en-soi et de susciter un contre-racisme négateur, autre chose d'analyser lucidement le réel, de déceler les conflits des classes et d'opter résolument en faveur des opprimés et du vrai visage de la paysannerie pauvre.

ETAPES D'UNE LITTÉRATURE ENGAGÉE

Cette littérature commence avec Massillon Coicou. Le poète a aimé la patrie d'un fol amour; il l'a vue telle une femme drapée de deuil, souffrant des luttes fratricides de ses enfants (Ad nigram patriam); il a flétri l'étranger insulteur et a sonné l'alarme devant les guerres civiles (L'alarme); il a proclamé naïvement l'espoir d'un sauveur, d'un homme-Messie qui viendrait délivrer la patrie blessée de ses maux et a lutté ardemment pour la montée au pouvoir d'Anténor Firmin qui incarnait l'espérance de toute une jeunesse: *faisons de tout nous-mêmes une échelle pour lui*. Mais Coicou demeure un idéaliste: son âme tourmentée en sa soif d'idéal a-t-elle pu comprendre les conflits qui troublaient le pays? En tout cas sa mort demeure un témoignage: le poète mourut sous les balles d'un vieux militariste, adversaire acharné de Firmin: Nord Alexis.

Les romanciers de la Génération de LA RONDE s'opposent aux poètes: ceux-là ne vont point nourrir des rêves nostalgiques mais se tourneront vers les sombres réalités du présent pour mettre à nu, dans une analyse impitoyable, les tares et les vices de la société d'alors. Sans doute leurs orientations demeurent traditionnelles: sous un vernis de réformisme, les options de Frédéric Marcelin sont en fait conser-

DEUX GRANDS POÈTES

Il faut cependant dans les luttes indigénistes, mettre à part deux de nos plus grands poètes: Emile Roumer qui dans LE CAIMAN ETOILE a su dénoncer avec la force d'une colère vengeresse tous les facteurs de l'exploitation économique, culturelle et politique qu'exercent les USA sur Haiti et Jean Brierre qui dans BLACK SOUL a chanté les combats des nègres opprimés par le racisme blanc pour élargir son incantation à toute l'humanité dans LA NUIT et dans LA SOURCE. Avec ces poètes, nous abordons les problèmes qui se posent à une littérature engagée dans le drame socio-politique de son temps.

LITTÉRATURE

matrices, et la pensée politique de Fernand Hibbert reste vague, floue, voire contradictoire (2). Marcelin surtout s'est révélé dans sa vie un parfait opportuniste. L'oeuvre de ces auteurs témoigne cependant d'une analyse décapante et lucide: Marcelin a critiqué avec vigueur les moeurs politiques de l'époque, la vénalité, la démagogie des politiciens véreux, et la naïveté politique des jeunes; Hibbert a dressé le sinistre tableau d'une bourgeoisie décadente, marquée par l'adulation du blanc, le règne destructeur de l'argent, et les simulacres qui cachent mal les rivalités sourdes, les peurs, les lâchetés, les compromissions sordides. Lucidité qui devrait être celle de tout militant soucieux de faire progresser la marche de la révolution à travers les conflits des classes sociales!

JACQUES ROUMAIN

Il aura fallu attendre Jacques Roumain pour parvenir aux apports décisifs d'un engagement de la littérature dans le drame d'Haiti. Le leader indigéniste a su se dégager des ambiguïtés de la Nouvelle Ronde et ses options marxistes l'ont conduit à se tourner décidément, après bien des angoisses, vers les vrais opprimés que sont les paysans pauvres. Les frères de Roumain, ce ne sont point seulement ses frères de race dépor-

tés, caravane frémissante et silencieuse, et longue marche, sous les fouets du maître, des esclaves noirs: ce sont tous les exploités du monde, les sales juifs, les sales hindous, les sales malais unis comme les traits du visage contre les propriétaires, les missionnaires blancs, les jouisseurs. Le nouveau sermon nègre où paraît un Christ dressé contre les pharisiens qui sont l'Eglise (elle a dénaturé et trahi son message) est proche de l'Internationale (BOIS D'EBENE). Jacques Roumain nous a surtout laissé dans son roman posthume, GOUVERNEURS DE LA ROSEE, un témoignage unique de la pauvreté des paysans et du combat victorieux mené par leur communauté contre la sécheresse, la résignation, l'aliénation collective, la lutte des factions, l'exploitation des chefs de section, houngans et consorts... L'auteur a rejoint ici la souffrance, le travail des masses et les contradictions sourdes dues à l'exploitation d'un peuple; son langage est proprement celui du peuple rehaussé et embelli par l'art d'un écrivain populaire, qui s'exprime dans un français bien haïtianisé, riche de toute la valeur concrète et chantante du créole. GOUVERNEURS DE LA ROSEE est le chant lyrique de la fraternité humaine.

RENE DEPESTRE

L'univers poétique de René Dépestre est celui d'une militance active et inlassable. Ses premiers recueils, ETINCELLES et GERBE DE SANG, sont d'une inaltérable jeunesse et respirent la fougue du combat, la violence agressive de même que l'espérance folle et âpre des jeunes révolutionnaires engagés au côté des masses exploitées lors de la révolution de 1946. Dépestre a su éprouver les appels désespérés des souffrances humaines et dénoncer l'asservissement des masses domestiquées (Face à la nuit). GERBE DE SANG illustre tous les assauts de la révolte et lie étroitement la libération intérieure aux revendications collectives. Dans sa quête de salut, le poète évoque les prisons, les jeunes dépeçant de leur fièvre ce temps de loups-atteints-de-rage... oh quel temps de chacals, invite au crime et à la révolte et étend l'ombre de sa pureté sur tous horizons fauves afin de recréer la beauté. C'est en homme nouveau, en enfant

absolument vierge, inquiet et sans péché que le jeune Dépestre s'offre à ses frères d'armes pour une Haiti re-générée au feu de l'action révolutionnaire.

Mais la révolution de 1946 avorte. Voici notre poète condamné à l'exil. Nous pouvons apercevoir à travers son oeuvre les résonnances de cette dure et longue épreuve, et aussi les impuretés d'une poésie: celle-ci éteint sa pure virginité au contact d'une passion politique qui s'engage à descendre dans l'arène des rivalités personnelles (TRADUIT DU GRAND LARGE) ou à exalter les leaders des différents partis communistes (VEGETATIONS DE CLARTE). Il y a encore de belles pages où éclate l'intensité de ses dons poétiques (les vers amples aux résonnances larges et puissantes de MINERAI NOIR ou la féerie de MON CINEMA D'ENFANT NOIR), mais il faudra attendre la décisive épreuve de la séparation d'avec sa femme adorée et l'engagement du poète dans le Cuba révolutionnaire (JOURNAL D'UN ANIMAL MARIN) pour que son poème retrouve le haut vol de ses premiers accents.

JACQUES ALEXIS

Si Dépestre a chanté l'espérance révolutionnaire, Jacques Alexis s'est efforcé dans sa vie et dans son oeuvre de la réaliser. Ses romans témoignent d'un surprenant réalisme politique, qui s'exprime dans la saisie d'une conscience politique en formation (COMPÈRE GENERAL SOLEIL), dans l'analyse des contradictions sociales et surtout des contradictions internes de la petite bourgeoisie (LES ARBRES MUSICIENS), ou encore lorsqu'il campe un leader ouvrier parfaitement conscient des forces en présence et des exigences du combat (L'ESPACE D'UN CILLEMENT). A ce réalisme s'allie une étonnante imagination qui déroule toutes ses ressources flamboyantes et la splendeur baroque de sa richesse verbale au service du réel. Tel réalisme merveilleux qui est au coeur de l'esthétique de Jacques Alexis.

VERS UN DEPASSEMENT DE LA DIALECTIQUE?

L'œuvre de Dépestre et d'Alexis, malgré les souffrances et les angoisses qu'elle porte, est faite de certitudes. Or la tension désengagement — engagement, universel humain — réalités nationales qui traverse la littérature haïtienne est féconde à plus d'un titre. Elle permet à l'art de garder un certain degré de pureté poétique et de profondeur onirique, de ne point se souiller ou se dégrader aux rivalités trop partisans. Les poètes contemporains issus du mouvement HAITI LITTÉRAIRE sont des héritiers aussi bien d'Etzer Vilaire, d'Edmond Laforest ou de Magloire Saint-Aude que de Massillon Coicou, René Dépestre et Jacques Alexis. C'est qu'ils ont eu, comme autrefois l'adolescent Rimbaud, révélation intérieure de la voyance et des gémissements ineffables du moi: leurs poèmes sont ceux de la nuit, de la détresse comme le chant souverain de la fraternité humaine; ils témoignent de la déchirure, de la tristesse d'aujourd'hui où l'espérance se voile d'incertitudes: *il est venu le temps de se parler par signes.*

RENE PHILOCTETE

René Philoctète nous offre une oeuvre — osons le mot — sacerdotale. Car elle est spontanément et volontairement enracinée dans la culture populaire la plus dense et recrée, beaucoup plus intensément que n'importe quel indigénisme et dans une vérité envoûtante de mythes positifs, l'atmosphère de souffrance comme d'espoir des masses opprimées. Or le prêtre est bien l'homme du peuple, ou d'un peuple. Que le poète descende parmi senteurs et rythmes de son peuple porteur d'une promesse (balbutiée et non point éclatante), cela est fidélité à un message intérieur. Que son poème s'illustre de mystère, voire de l'incantation magique, cela aussi est sacertotal, malgré les équivoques. Précisément celles-ci se dissipent au moment où *l'atmosphère recrée* à travers notations étrangement concrètes se charge des puissances oniriques qu'il porte en lui. Tout poète est l'homme du rêve, ou d'un rêve. Et celui de Philoctète atteint, dans CES

ILES QUI MARCHENT, les dimensions d'un *art total*, qui aura intégré dans le poème les ressources puissantes du drame et du récit lyrique.

ANTHONY PHELPS

La poésie d'Anthony Phelps, qui réside actuellement au Canada, a reçu un nouvel élan de la souffrance d'exil. MON PAYS QUE VOICI inaugure une veine d'épopée lyrique à travers les sentiers de la mémoire, dans la noble fierté des pages glorieuses de notre histoire et dans la révélation douloureuse de ses heures sombres. Phelps annonce avec ferveur les temps nouveaux; cette *prophétie* s'écarte cependant des certitudes révolutionnaires d'un Dépestre: son espérance, traversée de la peine d'exil, est par moments si faible qu'elle s'achève en cris de révolte et d'angoisse. L'invocation du poète à l'homme de proue, au militant politique, l'appel de patience, la douleur de l'attente révèlent, par une écriture poétique qui est à mon sens la plus riche et la plus avide en même temps de simplicité et de communication attentive, la déchirure secrète d'un cœur blessé. A travers l'agonie et ses soubresauts (MONTREAL VILLE DE FEU) le poème s'élargit aux multiples voix des exilés; PIERROT LE NOIR écrit en collaboration avec Jean Richard et Emile Olivier évoque dans une peinture saisissante les douleurs de la diaspora haïtienne, comme les tortures, les crimes les exactions des grandes compagnies américaines. La poésie en définitive est signe d'espérance et non point de raison ni de victoire.

QUELQUES ROMANS

Rien de tel que le roman pour nous faire saisir les cris de nos poètes (3). Là où le poème suggère et indique, et ne vise point à dégager de façon précise les voies du combat révolutionnaire — ceci appartient aux hommes politiques, aux théoriciens et aux stratèges —, le roman peut aller plus loin, analyser et ébranler. AMOUR, COLERE ET FOLIE de Marie Chauvet nous montrer les

peurs, les crispations et la colère des bourgeoisies terriennes (mulâtre et noire) lorsque leurs anciens privilèges sont ébranlés par des parvenus qui aspirent, en semant la terreur nue et en dépliant les affres de la vengeance brutale, à s'imposer par la force pour former *un nouvel appendice de la bourgeoisie locale*. MUR A CREVER de

IL Y A ENGAGEMENT ET ENGAGEMENT

Ce trop court voyage à travers notre littérature d'hier et d'aujourd'hui nous aura permis du moins de dessiner quelques pistes de recherche et d'orientation. Le passé nous a appris à refuser toute perspective de désengagement: l'heure est close où les poètes de la Ronde pouvaient élever, dans une époque de désarroi, de catastrophe et de luttes sauvages, leurs pâles et splendides châteaux de verre. Les écrivains se reconnaissent une mission qui se veut incarnée dans le drame socio-politique de leur temps. Encore faut-il que les données de ce drame soient clairement discernées et que cet engagement, à travers une fausse prise de conscience, ne crée pas de nouveaux facteurs d'évasion. Il n'y a pas loin de la nostalgie de l'univers occidental à la vision d'une Afrique maternelle et mythique: les écrivains indigénistes, en se berçant d'un folklorisme désuet, n'ont pas peu contribué à déplacer indûment les contradictions de classe et à servir les intérêts d'une petite bourgeoisie aux poussées incohérentes et dont l'incapacité au pouvoir ne fait aucun doute. Tout en sachant qu'ils ont ouvert des voies décisives, il ne faut point les lire sans discernement et veiller à ne pas tomber dans leurs pièges souterrains.

EXIGENCES DE LA REVOLUTION

De plus il y a engagement et engagement. Celui-ci ne saurait être un asservissement de l'art et dédaigner les profonds replis, les cavernes et les gouffres de la création littéraire. Je disais préférer l'impétueux élan de GERBE DE SANG au Dépestre des VEGETATIONS DE CLARTE, déifiant dangereusement des hommes de chair et d'os, ce qu'il pourrait bien être amené à regretter un

Franck Etienne nous offre un monde démentiel de cauchemars et d'allucinations, en mettant à nu le drame des couches appauvries de la petite bourgeoisie. Telle est aujourd'hui l'atmosphère de la création littéraire: elle étend un univers dantesque qui aspire aux jours de colère et de révolte pour des lendemains meilleurs.

jour. La réalité n'est point peinte en noir et blanc, et la révolution n'est pas affaire de croyance, mais de patience lucide et combative. Le poème ne saurait s'abaisser à une banale propagande ou agitation: il gardera son haut vol et son halo de mystère, il dira les obstacles, les heurts, saura prendre parti, mais toujours dans la fierté du but poursuivi, en l'occurrence le large empan de la fraternité universelle! Le chant de Phelps et de Philoctète, plus clairvoyant et plus pur dans sa douloureuse crispation et sa haute tension, — on lui voudrait par moments plus de vigueur —, nous dit simplement que l'entreprise révolutionnaire, qui a commencé en Haïti en vue d'instaurer un régime vraiment socialiste, sera de longue haleine, non point exaltation, mais difficile et laborieuse énergie.

SUFFIT-IL D'ECRIRE?

Suffit-il en définitive d'écrire, même dans une perspective révolutionnaire? L'oeuvre exige un témoignage de vie. Les romans de Marcelin provoqueront toujours en nous une certaine réticence, quand on sait quel triste politicien fut ce beau parleur qui s'attachait à détourner les jeunes de la corruption politique de l'époque. Par contre Massillon Coicou et Jacques Alexis demeureront toujours, malgré leurs errements, des témoins courageux qui ont voué leur vie et leur mort à l'attente de leur oeuvre. *Le devoir de tout révolutionnaire est de FAIRE la révolution.* ●

1) Cf. Alain Ramire, REVOLUTION ET LANGAGE CHEZ LES ROMANCIERS HAITIENS, Frères du Monde, no 64 (1970) 2, p. 110

2) Art. cité, pp. 109-118

3) Art. cité

Q. 1. Anthony Phelps, vous êtes un des poètes les plus connus et les plus doués de la littérature haïtienne contemporaine. De quelle façon vous situez-vous par rapport aux diverses tendances de cette littérature?

Je pense qu'on peut dire qu'il existe deux tendances dans la littérature haïtienne contemporaine. Celle de Jacques Roumain qui s'est poursuivie chez Jacques Stephen Alexis, côté roman, et se continue avec René Dépestre, côté poésie. C'est la tendance engagée, la littérature totalement militante.

La seconde tendance serait celle de Magloire Saint-Aude, dont René Bélance est l'un des tenants. Nous ne sommes plus ici en face d'une littérature immédiatement compréhensible:

ses oeuvres réclament du lecteur un effort, une certaine préparation. Elles ne se livrent pas à la première sollicitation. Si la tendance Roumain utilise une écriture poétique qui, des fois, peut paraître trop quotidienne, pour celle de Saint-Aude, en particulier chez des poètes comme Legagneur et Davertige, l'expérience formelle, au niveau de la syntaxe et de l'image, devient primordiale. Personnellement, j'essaie de réaliser une sorte de synthèse de ces deux tendances: recherche formelle et engagement.

Q. 2. N'y a-t-il pas lieu de préciser les deux courants que l'on retrouve à l'intérieur de la tendance engagée?

C'est juste. La négritude! Il faut bien en parler, n'est-ce pas? Je l'avais volontairement éliminée, car elle s'est cassée le nez. Dans la littérature contemporaine d'Haïti, je ne vois personne qui pourrait représenter cette tendance qui a pris naissance avec l'occupation américaine. Occupation qui a permis aux écrivains haïtiens de s'éloigner de la France, de ne plus faire acte de suivisme littéraire, et d'essayer de trouver une nouvelle identité en se tournant vers l'Afrique. La naissance de la négritude, appelée en Haïti *indigénisme*, est liée à un événement politique: l'arrivée des *marines* et tout ce que cela impliquait. Cette occupation a marqué un tournant dans notre littérature: elle a provoqué chez les écrivains une véritable prise de conscience de leur rôle. La Patrie, la Race, l'Oppression Yankee, deviennent donc les thèmes favoris, et c'est à cette époque: 1915-1930, que vraiment politique et littérature se sont donné la main en Haïti. Mais, si un Jacques Roumain, dans ses poèmes, exalte le nègre avant tout, cette exaltation prend appui sur le côté social et, à travers le noir exploité, brimé, Roumain retrouve tous les aliénés du monde:

Pourtant je ne veux être que de votre race, ouvriers paysans de tous les pays...

Par contre, chez les tenants de la négritude à l'état brut le social disparaît, seule surnage la couleur, la couleur de la peau qui devient le thème littéraire principal. On assiste alors par la suite avec François Duvalier, Lorimer Denis et autres écrivains mineurs, à une littérature de revendications essentiellement noiristes, dénuée de toute perspective humaine. Une telle prise de position sur le plan littéraire devait normalement aboutir en politique au phénomène de la *papadocratie*. La négritude est un moment historique de la vie d'Haïti et de celle de certains pays d'Afrique mais son aboutissement sur le plan politique et social, tout au moins en Haïti, est catastrophique. A cause de ses perspectives étriquées, elle maintient l'haïtien dans l'ignorance et l'écrase sous une terreur quasi moyenâgeuse; d'autre part si l'on en croit monsieur Senghor: *La sensibilité serait noire, la raison hellène*. Autrement dit: à l'Africain le tambour, l'outil au blanc. La négritude n'a aucun représentant valable dans la littérature contemporaine d'Haïti. Elle est dépassée, mise en cause et rejetée partout. Les voix de ses grands ténors: Césaire et Senghor, ne sont plus les seuls à donner le ton.

Q. 3. Comment se pose, pour l'écrivain haïtien, les rapports entre le créole et le français?

Haïti n'est pas un pays bilingue. Il n'y a pas d'un côté un groupe d'individus dont la langue maternelle est le français et d'un autre une majorité dont la langue maternelle est le créole. Il y a plutôt ce fait brutal et honteux: 90 pour cent d'analphabètes dont la langue maternelle est le créole et 10 pour cent de lettrés, dont la langue maternelle est aussi le créole, capables d'utiliser le français. Et je suis parfaitement d'accord avec monsieur Pompilus quand il affirme que, pour l'Haïtien, le français est une langue d'emprunt. Langue d'emprunt!... Emprunt suggère de près ou de loin l'idée de profit. Le français langue d'emprunt, instrument d'échange avec l'extérieur, donc en quelque sorte: outil. Qui possède cet outil s'impose. Si nos ancêtres révoltés contre la France ont chassé les colons à coups de fusils, le français en tant que langue est resté notre maître, exigeant un sacrosaint respect de ses usages et de ses règles. Ceux qui l'ont idolâtré ont dicté leur volonté aux autres et réussi, par la magie réelle ou fictive d'une syntaxe qui n'appartient pas au créole, à rétablir les barrières coloniales. Le français langue d'emprunt est à l'origine de bien des préjugés en Haïti. Combien d'hommes politiques ont été hués à la Chambre non pour leurs prises de position, mais simplement à cause d'une malencontreuse concordance, d'un croc-en-jambe aux multiples règles du participe passé! On a vu des sénateurs perdre du jour au lendemain leur prestige parce qu'un féminin consacré s'était virilisé dans leur bouche! Vous vous souvenez, il y a de cela deux mois, nous avons vu monsieur Duvalier, dans une entrevue accordée à L'ORTF et retransmise ici par FORMAT 60, avouer candidement qu'il se laissait arrêter par un mot; il pouvait, disait-il, pas-

ser deux semaines sur une phrase, recherchant les termes exacts. Le président puriste!... alors qu'Haïti a des problèmes bien plus urgents et importants qu'une phrase équilibrée. Cela a pu choquer, ou faire sourire. Pourtant cet aveu est très symptomatique. L'Haïtien instruit, parlant français, se voit paré de toutes les qualités et ce n'est pas pour rien que l'A-Vie (le président à vie) se prétend homme de lettres, journaliste et écrivain! Si Haïti avait été dès le début alphabétisée disons à 70 pour cent, ce respect généralisé pour la langue n'aurait-il pas pu donner naissance à un peuple de Français bâtards? Je me demande dans quelle mesure notre analphabétisation ne nous a pas été salutaire. L'ignorance dans laquelle nos gouvernements successifs ont maintenu le peuple, a été très certainement un rempart à la submersion complète, à l'aliénation par la langue. Une langue, ce n'est pas seulement un tas de mots, c'est aussi et surtout une manière de vivre, une philosophie. Mais la cohabitation forcée entre une élite nourrie de culture française, catholique et la grande masse s'exprimant par le créole et à travers le vaudou, nous a sauvés d'un assujettissement culturel, en permettant la formation d'un peuple bien caractérisé, avec une culture propre, née du contact et des échanges incessants entre les traditions africaines et les coutumes européennes. Loin de moi l'intention de justifier, par ces remarques, l'attitude obscurantiste de la classe dirigeante, je voulais seulement souligner l'importance de la dette de l'écrivain haïtien envers ses compatriotes analphabètes. L'originalité de son oeuvre, il la doit à cette immense majorité d'illettrés.

A. PHELPS est né en Haïti le 25 août 1928. Après ses études secondaires il part pour l'étranger: Etats-Unis, Canada. De retour au pays il se consacre presque exclusivement à la littérature. Ses activités sont interrompues par un séjour dans les prisons du président-à-vie d'Haïti et à sa libération il quitte le pays (mai 1964). Il s'établit à Montréal, fait du théâtre d'abord puis du journalisme. Ses poèmes ont été traduits en espagnol, anglais et russe.

Q. 4. Comment pensez-vous les atteindre — rejoindre ceux qui parlent créole?

La solution n'est pas linguistique. Elle est économique. Il n'est pas question, à mon sens, d'opter pour ou contre le créole ou le français, mais pour ou contre un système. Le problème de l'alphabétisation doit être visualisé dans le cadre d'une transformation globale de la société haïtienne. Il ne s'agit pas d'une question isolée qui puisse trouver sa réponse idéale dans des mesures qui ne

seraient que sans lendemain. Nombre de campagnes d'alphabétisation, d'éducation des adultes ont été lancées. Quels en sont les résultats? En 1950, il y avait 89% d'illettrés, en 1968 le pourcentage passait à 92. Comme le dit Gérard PIERRE-CHARLES: *Haïti est le pays, unique au monde, où le taux d'analphabétisation, au lieu de diminuer, croît chaque année.*

Motifs pour le Temps Saisonnier

Fleurs de papier Roses de verre
Je cherche un papillon
dans cette forêt d'aluminium
un papillon pour dire l'huile
et rendre grâce au silence de l'hibiscus
Je cherche un éphémère
à tête de christ émerveillé
un papillon iconoclaste

Cette petite heure de sable qui fait son tas
tressant la joie à l'eau
Cette petite heure de sable qui fait son toit
à bras d'ardoise
Mon amour
nous aussi nous aurons des lilas
et nos yeux s'ouvriront
dans la trousse du lit blanc
où couchés
nous rêvons
poussés sous les bras d'une petite fille.

Anthony Phelps

INTERVIEW

avec a. phelps

Q. 5. Cela fait six ans que vous êtes au Québec. Et vous avez pris pas mal d'initiatives concernant votre métier d'écrivain, en particulier l'utilisation du disque...

Je pense que le disque est la solution du problème de l'édition de la poésie. Le recueil de poèmes se vendrait si les éditeurs acceptaient de ne plus considérer la poésie comme un luxe. D'un autre côté un recueil sonore a plus de chance

d'atteindre un vaste public. Il ne réclame pas d'efforts trop soutenus de l'auditeur. Les gens sont paresseux. Et puis l'invasion de l'audio-visuel a quelque peu détrôné l'imprimé.

* A. Phelps a fondé depuis 1966 une petite société d'édition spécialisée en poésie: **LES DISQUES COUMBITE.**

MON PAYS QUE VOICI: (poèmes de A. Phelps dits par l'auteur), 33T, 30 cm

LES ARAIGNEES DU SOIR: (poèmes de A. Phelps dits par l'auteur), 33T, 30 cm

TERRE QUEBEC: (poèmes de P. Chamberland dits par A. Phelps), 33T, 17 cm

PIERROT LE NOIR: (poèmes de A. Phelps, E. Olivier et J.-R. Laforest)

(en vente aux **DISQUES COUMBITES**, 5530 Decelles, app. 6 Montréal 250)

Q. 6. Qu'est-ce qui vous y a amené...

J'avais fait des expériences en Haïti, à la radio surtout, mais je me souviens particulièrement d'une soirée au cours de laquelle j'ai fait écouter du Davertige à un groupe de gens plus ou moins au courant du fait littéraire. Présentés sur bande sonore, sans aucun effet dramatique, les poèmes de

Davertige, considérés à tort comme hermétiques ou même surréalistes, ont très bien passé. Mieux, certaines personnes de l'assistance, qui avaient été rebutées dès les premières pages, par la lecture du recueil *IDEM*, ont tenu à vérifier, livre en main, s'il s'agissait bien des mêmes textes.

Q. 7. Quelles relations établissez-vous entre Ecriture et Politique?

J'ai quand même écrit beaucoup d'autres poèmes qui ne procèdent d'aucune préoccupation politique. Il s'agit de poésie. De poésie tout court. C'est sûr qu'il existe un lieu de rencontre privilégié entre Poésie et Politique. Je l'ai personnellement expérimenté. Mais il est néfaste pour le Poète de trop s'y attarder. La tentation de faire une oeuvre de plus en plus politique est grande, or entre un texte politique et un poème les nuances sont profondes. Au fond, vous savez, l'engagement ne mène pas loin en littérature. Certes des fois un poème, un vers, peuvent faire beaucoup, agir comme révélateurs, car dès qu'il y a oeuvre d'art, il y a déjà engagement. L'Art c'est la contestation, il est anti-réactionnaire, anti-bourgeois par essence. Ce qui importe, comme le soulignait l'architecte brésilien Oscar Niemeyer, *c'est ce que nous faisons*

en dehors de l'atelier. Oui, ce qui compte vraiment, c'est la position de l'écrivain sur les plans politique, social, humain, son engagement en tant qu'homme. Et à ce compte, le fait de vivre en exil me laisse la sensation d'une très grande inutilité. Participer à un Front Culturel contre le régime de la *papadocratie* serait un début de solution pour un écrivain, un pis-aller. Cela lui permettrait une présence physique, sans masque, une fraternisation ouverte avec ses compatriotes en terre étrangère. Mais voilà, la plupart des intellectuels capables d'ouvrir et d'animer un tel Front refusent de prendre position sur les places publiques de l'exil sous prétexte qu'ils sont *des clandestins*. Hélas! ils ignorent ou feignent d'ignorer qu'ils sont des *clandestins* connus!... Il y aurait là matière à une pièce féroce. Je l'écrirai peut-être un jour.

Q. 8. Puisque vous parlez d'Exil, la littérature haïtienne contemporaine s'écrit en grande partie hors d'Haïti. Quelles sont les implications que cette situation d'exil introduit à l'intérieur de vos préoccupations d'écrivains?

La littérature actuelle s'écrit comme vous dites en majeure partie en terre étrangère, oui, mais il ne faut pas oublier qu'elle a pris naissance vers les années 59-60, au sein d'un exil spécial, c'est-à-dire intérieur. Les jeunes écrivains, face au régime de répression et à la montée de l'obscurantisme, ont quand même continué à écrire, mais en tenant compte de cette répression. Leurs ressources se sont décuplées, leur art s'est affiné, s'est trempé en quelque sorte. Ils ont appris la concision, ils ont appris à manier le symbole. S'il leur était impossible de se taire, il fallait toutefois que chaque mot soit pesé. Le poème dit de combat, disait en même temps autre chose. Les jeunes poètes avaient découvert la parabole. D'un autre côté le public auquel ils s'adressaient, en majeure partie des étudiants, avait lui aussi attrapé le goût des textes à double sens. A ce propos, puis-je me permettre un souvenir personnel?

C'était en 1961, j'ai été invité par les étudiants de l'École Normale Supérieure à une rentrée universitaire. Au cours de la soirée l'un d'eux a interprété quelques-uns de mes poèmes, entre autres: *UN JOUR PROCHAIN*

*La chrysalide de l'espoir
avec cette promesse en elle
qui prend forme et volume
grandit dans le cocon
Ne cherchez pas à deviner
le point de la maturation
Nul n'a jamais surpris l'instant
où en matin se change l'aube
Un jour prochain la chrysalide
deviendra papillon
mais laissez-lui le temps
de connaître ses ailes*

Eh bien! ce poème a reçu un accueil enthousiaste de la part des étudiants. Pour eux c'était un poème engagé, un texte de combat, enfin vous connaissez le vocabulaire. Pourtant la vérité est qu'il avait été simplement écrit pour une femme qui attendait son premier enfant.

Q. 9. Le groupe HAITI-LITTERAIRE, auquel vous avez appartenu, n'est-il pas un exemple de réaction contre cet exil intérieur de l'écrivain haïtien?

HAITI-LITTERAIRE n'est pas une école littéraire, mais a été plutôt une quête de liberté. Tout au moins celle de l'écrivain. La rencontre entre Legagneur, Morisseau, Philoctète, Davertige et moi-même, je la vois maintenant comme une vraie gageure. Nous n'étions d'accord, au point de vue littéraire, que sur un certain nombre de refus. Refus d'écrire une poésie dite militante. Refus de suivre la voie de la négritude. Refus surtout de se plier à des règles. Cette union entre cinq voix différentes a été le fait d'une série de circonstances, dont les deux plus importantes sont les suivantes. D'une part, l'attitude de certains hommes de gauche, de

certaines progressistes partisans du jdanovisme, qui rejetaient la littérature dite bourgeoise, réprimandaient les jeunes écrivains qui lisaient Valéry, Claudel, Saint John Perse, Kafka, Lautréamont, sous prétexte que la poésie devait être militante. D'un autre côté, on assistait à une sûre radicalisation du régime qui, de plus en plus, versait dans la dictature; les libertés étaient supprimées, la terreur s'installait. Le vrai lien qui nous a unis a été celui de la Liberté. Liberté pour le Poète d'aborder les thèmes de son choix, d'écrire sans contrainte, selon son cœur. Ce fut une époque exaltante.

Q. 10. Mais l'exil proprement dit n'est-il pas aussi cette école de la dialectique dont parlait Brecht.

L'exil n'a pas que des côtés traumatisants. Il en est déjà sorti beaucoup, je crois, sur le plan de la création littéraire. Et il serait amusant de relever par exemple dans l'oeuvre des poètes vivant au Québec — il y en a six je pense — les mots appartenant au vocabulaire nordique et qui leur sont devenus familiers. De plus le thème de l'exil lui-même a permis d'élargir considérablement et d'étoffer celui du *pays*. Le face à face avec des hommes de races et de cultures différentes a amené les écrivains à une meilleure compréhension de leur rôle, c'est-à-dire: porter témoignage de la créativité de leur peuple. Que voulez-vous, ils représentent un pays dont l'image a été

passablement ternie par le régime obscurantiste et moyenâgeux de l'A-VIE. D'autre part, il ne faut pas sous-estimer le fait que ces écrivains, ces artistes, vivent dans des centres modernes, beaucoup plus évolués, sur le plan technique, que ceux qu'ils ont connus en Haïti et qui leur offrent d'immenses possibilités d'enrichissement intellectuel. C'est le côté positif de l'exil. D'ailleurs il ne vaut pas uniquement pour les écrivains, les artistes. La majorité des Haïtiens qui ont quitté le pays sont entrés en contact avec les peuples de trois continents, au moins. Il en restera bien quelque chose. Et à leur retour... Mais n'anticipons pas.

Q. 11. Comment situer la littérature haïtienne par rapport aux autres littératures francophones et surtout la française?

La littérature haïtienne, comme toutes les littératures francophones, a commencé par suivre la France. Non seulement au point de vue technique mais aussi des thèmes. A une certaine époque le mimétisme était poussé à l'extrême. Les poètes français pondaient de petites choses sur les bergers et les bergères, automatiquement certains de leurs confrères haïtiens faisaient de même. Je n'ai rien contre les pâtres, mais leur présence dans l'oeuvre de certains poètes haïtiens était pour le moins incongrue. On a même vu un romancier haïtien situer l'action de ses romans en Suisse... Toutefois, heureusement, ce mimétisme ne fut pas généralisé. Vers la fin du dix-neuvième on assiste à un courant de littérature dite *patriotique* et dans les années 1915-20, c'est l'Afrique qui va polariser les écrivains. La

recherche d'une identité propre s'amorce face au fait de l'occupation américaine. La cassure avec la France est définitivement consommée. C'est l'Indigénisme. C'est la Négritude. C'est la littérature militante. Mais l'influence française demeure cependant. Elle est valable bien sûr. Par exemple, actuellement les modifications de la technique romanesque sont très importantes. Nous ne pouvons pas les ignorer. Il faut en tenir compte et les adapter à nos besoins. Car, vous connaissez la fiche signalétique d'Haïti: Revenu annuel: \$50.00 — Analphabétisme: 92% — Espérance de vie: 32 ans — Scolarisation primaire: 24%, secondaire: 1.7%. Alors il faudrait que l'écrivain haïtien soit complètement aliéné pour se complaire uniquement dans les gymnastiques intellectuelles abstraites de l'Occident. ●

Métèque lassé des horizons adultes
il me manque le papillon qui fait la lampe
mais à bout de soleil l'obscur dédain du dire.

LA SOCIÉTÉ HAÏTIENNE:

LES ACCOMMODEMENTS DU CAPITALISME DANS UNE ANCIENNE COLONIE

jean bontemps

Notre propos n'est pas de passer en revue les différentes thèses qui s'affrontent sur la structure de la société haïtienne, mais il est impossible de présenter une vue schématique de cette structure sans rappeler les positions les plus connues. Elles se ramènent essentiellement à trois:

1^o La société haïtienne issue du régime colonial est essentiellement divisée en noirs et mulâtres. Ces derniers, détenant le pouvoir économique, et contrôlant jusqu'à tout récemment (1946) le pouvoir politique, continuent d'être les oppresseurs de l'immense majorité noire de la population. C'est la thèse noiriste, essentiellement fondée sur la question de couleur et défendue aujourd'hui par les Duvaliéristes.

2^o La société haïtienne est la superposition de deux mondes: le monde rural où les paysans ignorants, analphabètes, superstitieux, techniquement arriérés, à la merci des féodaux, vivent en marge de la vie moderne, et le monde des villes, plus dynamique, où la tension sociale artificiellement entretenue entre noirs et mulâtres favorise l'action

démagogique des politiciens. C'est la thèse soutenue par les technocrates qui rêvent de modernisation, d'intégration des deux mondes par l'expansion économique.

3^o La société haïtienne est de type semi-féodal et semi-colonial. La classe des propriétaires fonciers, alliée aux bourgeois compradors, exerce une domination féroce sur la paysannerie et la classe ouvrière. Elle constitue le rempart social le plus assuré pour l'impérialisme. Dans cette société des classes fondamentalement marquée par l'hégémonie des féodaux et la domination impérialiste, il existe des groupes sociaux marginaux dont la bourgeoisie nationale et la petite bourgeoisie avec son cortège de problèmes. Telle est la thèse traditionnelle des organisations marxistes.

La complexité de la situation sociale haïtienne repose sur des facteurs historiques qui n'ont pas toujours été dégagés. Notre pays n'a connu qu'une véritable révolution (1791-1804): la destruction des rapports coloniaux esclavagistes. Il faut donc remonter assez loin pour trouver les racines et les assises de notre régime économique et social.



I. APERÇU HISTORIQUE

On ne peut comprendre une société si on n'analyse pas les rapports sociaux à l'intérieur de cette société, lesquels réfèrent en dernière instance à la nature des forces productives en présence. Haïti est née de St-Domingue. Ses classes et catégories sociales lui viennent de la société coloniale et vont établir entre elles des rapports qui ne seront plus de type esclavagiste mais qui demeureront des rapports de domination. Sur quelle base? Selon quelle nécessité? Telle est la question capitale.

I. L'HÉRITAGE COLONIAL

L'éviction brutale des colons et de la France de St-Domingue en 1804 laissait face à face: 1o les anciens affranchis, propriétaires, aspirant à l'hégémonie économique et politique 2o la couche des généraux, nouveaux libres, qui voyaient dans la détention du pouvoir politique la garantie de leurs récentes acquisitions foncières, 3o la masse des anciens esclaves, avides de liberté concrète, c'est-à-dire de propriété foncière. Les habitations étaient donc l'enjeu de ces trois groupes. Mais le conflit fondamental, à ce tout début de notre histoire nationale du moins, s'instituait entre les propriétaires de terres (anciens ou nouveaux, mulâtres ou noirs) et les non-propriétaires (anciens esclaves) qui n'entendaient aucunement se laisser asservir par d'autres maîtres.

D'autre part, le fait de se libérer de la France, de commercer avec l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne et avec l'ancienne métropole ne changeait rien au caractère dépendant de l'économie d'Haïti — c'est l'état des forces productives et la nature des produits fournis qui rendent compte de cette dépendance. La colonisation n'avait pas exploré toutes les ressources du pays, mais elle s'était contentée d'exploiter (et fort bien) celles qui pouvaient convenir au marché capitaliste. Le départ du colonisateur laissa Haïti aussi démunie en face du marché international de l'époque. Ne pouvant vivre qu'en échangeant ses denrées sur les marchés capitalistes, Haïti dut continuer, avec des moyens plus réduits, de produire en fonction des

intérêts de ces marchés. Ce fut là une exigence historique fondamentale qui commanda dès le départ toute l'organisation économique, sociale et politique du nouvel Etat.

2. LES NOUVEAUX RAPPORTS SOCIAUX

Sur le plan local, aucune fraction des classes possédantes, malgré les règlements de culture et la répression n'arrivait à opérer le regroupement des cultivateurs sur les grandes habitations selon les techniques de travail et les procédés de rémunération de la féodalité. Elles ne disposaient pas des capitaux ni de l'équipement nécessaires pour reconstruire l'exploitation de type colonial. Mais surtout, la main-d'oeuvre se défilait: les paysans, avec ou sans titres de propriété, s'installaient sur les terres vacantes, notamment dans les montagnes, grignotaient sur les grandes habitations et finalement obtenaient des concessions à titre de fermiers ou de métayers. Sur ces petites propriétés, ils produisaient le café devenu la denrée de base de l'économie haïtienne et les vivres alimentaires nécessaires à leur subsistance. Parallèlement, cependant, se constituaient ou subsistaient des exploitations agricoles de plus grande envergure.

La naissance de la petite exploitation constituera la base économique d'un nouveau genre d'activités commerciales et d'un nouvel équilibre social. Le petit paysan parcellaire n'ayant pas accès aux marchés où seront échangés les denrées qu'il a produites, il naîtra entre lui et ces marchés tout un réseau d'intermédiaires, depuis le spéculateur en denrées jusqu'au commerçant exportateur.

Telles sont les coordonnées essentielles de la structure de notre société post-coloniale: elles sont celles du capitalisme marchand.

3. LA QUESTION DE COULEUR: UN ÉLÉMENT SECONDAIRE

Les luttes historiques qui seront livrées autour de l'appropriation des terres ou du

pouvoir politique amèneront des déterminations secondaires dans l'organisation sociale haïtienne. La plus importante, et qui voilera souvent le sens de la lutte des classes, est la question de couleur.

Pour mettre en valeur les colonies au 17^e siècle, le capitalisme avait largement puisé dans les ressources humaines de l'Afrique. L'idéologie colonialiste justifiait sa féroce exploitation en invoquant l'infamie d'un épiderme noir comme la preuve d'un état de sous-humanité qui autorisait toutes les exactions. Cette idéologie a pénétré les consciences des colonisateurs aussi bien que celles des colonisés. A ce niveau purement subjectif des consciences aliénées, la division fondamentale se déguise souvent en une opposition entre mulâtres et noirs. Les noirs luttaient à la fois pour leur bien-être matériel et pour la reconnaissance de leur dignité d'homme. La solidarité raciale et l'agressivité de la couche privilégiée des nouveaux libres furent à plusieurs reprises un facteur décisif de l'histoire politique du pays. L'importance historique de ce facteur secondaire ne doit pas être majorée cependant. Très tôt les masses paysannes ont été désillusionnées (elles n'ont pas bronché à l'occasion de l'assassinat de Dessalines). C'est surtout dans les milieux urbains, chez les bourgeois et les petits-bourgeois, que la question de couleur revêtit une importance considérable, envenimant les mesquines querelles de la politique traditionnelle.

2. LA STRUCTURE SOCIALE ACTUELLE

A partir de notre aperçu historique, nous étudierons d'abord les deux pôles principaux de la société haïtienne: la bourgeoisie compradore et la paysannerie, puis les classes intermédiaires.

I. LA BOURGEOISIE COMPRADORE

C'est la classe sociale dominante. Elle contrôle tout le commerce, l'importation et l'exportation. Les bourgeois défendent leurs intérêts propres en même temps que ceux de l'impérialisme mondial aux dépens des paysans producteurs. L'accumulation des devises enlevées au petit producteur sert au commerce d'importation des produits industrialisés. Il faut ajouter à la bourgeoisie export-import les propriétaires et représentants des compagnies étrangères qui exploitent la canne à sucre, le sisal et les mines. Font aussi partie de la bourgeoisie dominante les propriétaires d'industries de transformation.

En Haïti, les exportations restent le fief d'une poignée de familles d'origine étrangère ou détenant une double nationalité, lesquelles dominent également le secteur des importations. Cette caste commerciale, qui n'a rien d'une bourgeoisie nationale, veille seulement à ce que le système fiscal existant lui laisse une *marge de jeu* suffisante pour qu'elle continue à en tirer des profits exorbitants. Quant aux sociétés monopolistes de production ou de transformation, elles sont d'appartenance américaine ou américano-canadienne. Par exemple, sucre: HASCO SHADA (récemment absorbée par la première), viande: HAMPCO (dont l'un des actionnaires est le par trop célèbre Boby Baker du gouvernement de Lyndon Johnson), bauxite: REYNOLDS MINING, cuivre: SEDREN, etc.

2. LA PAYSANNERIE

Les paysans sont, dans l'ensemble, parcellaires, c'est-à-dire qu'ils travaillent sur des parcelles de terre. Nous ne tenons pas à faire la distinction entre les paysans-petits-propriétaires-fermiers et les métayers. Il n'y a entre eux qu'une légère différence de revenus. Quels qu'ils soient,

FICHE SIGNALÉTIQUE D'HAÏTI

- Population totale: *4,500,000 h.* Projection pour 1980: *6,912,000 h.*
- Taux de croissance: *2.3%*
- Densité au km²: *162 h.*
- Taux de mortalité infantile: *172/1000*
- Espérance de vie à la naissance: *45 ans*
- Taux d'alphabétisation (le plus bas en Amérique latine): *10.5%*
- Taux d'inscriptions scolaires au premier degré: *28%*
- Nombre d'étudiants du supérieur: *1600*
- Au niveau universitaire: étudiants inscrits en droit: *44.1%*
étudiants inscrits en médecine: *30.5%*
- Au niveau universitaire: étudiants inscrits en agriculture: *3.7%*
étudiants inscrits en maths-physique-chimie: *5.6%*
- Nombre d'habitants par médecin: *14,000*
- Revenu national par tête: *\$80. (U.S.)*
- Produit intérieur brut par tête: *\$86. (U.S.)*
- Main-d'oeuvre agricole (en % de la population active): *83.2%*
- Production agricole: *50%* du produit intérieur brut
- Production extractive: *1%* du produit intérieur brut
- Production industrielle, transformation: *13%* du p.i.b.
- Dépréciation des termes de l'échange: *1958 : 100 → 1962 : 81*
- Nombre de récepteurs-radio pour mille habitants: *13*
- Consommation d'énergie par hab. (en kl. équivalent en houille): *33*

LES ACCOMMODEMENTS.../suite

2. LA STRUCTURE/suite SOCIALE ACTUELLE

ils sont tous étranglés par les mécanismes du marché.

C'est sur la paysannerie, la classe la plus nombreuse, que repose tout le poids du pays. Haïti vit de l'exploitation du café, du sucre, du sisal et du coton, toutes denrées produites par le paysan, et dont le profit est absorbé par les usuriers, les spéculateurs en denrées, les propriétaires fonciers et par la bourgeoisie compradore. Les paysans déjà si peu pourvus en terre se font très souvent exproprier grâce à la complicité des juges, des avocats, des arpenteurs, des autorités militaires. Ils sont encore exploités par les vendeurs de produits manufacturés, toute la foule des commerçants et des *revendeurs* qui encombrant les centres commerciaux des bourgs et les marchés ruraux.

3. LES PROPRIÉTAIRES FONCIERS FÉODAUX- SPÉCULATEURS

Entre la bourgeoisie dominante et la paysannerie, les intermédiaires les plus importants sont les propriétaires fonciers qui concèdent des morceaux de terre aux paysans et qui en tirent la rente en nature, en argent ou en travail. Ils sont en même temps spéculateurs en denrées, souvent commerçants et usuriers tout à la fois. Donc, la base matérielle de leur domination sur les paysans est certes parfois la propriété de la terre, mais toujours la détention du mécanisme des échanges et la pratique de l'usure. Cette classe de propriétaires fonciers féodaux-spéculateurs fournit les dirigeants politiques et les agents de la répression dans les régions rurales (députés, maires, juges de paix, chefs de section, etc.).

Nos remarques valent pour les propriétaires fonciers absents. S'ils sont absents de la campagne, c'est qu'ils s'occupent soit de leur commerce en ville, soit de leurs professions libérales. A des nuances près, ils jouent dans l'économie globale le même rôle que les féodaux, spéculateurs. En ville, ils fournissent également les

cadres politiques, administratifs et policiers du régime.

Les intérêts de cette classe ne s'opposent à ceux de la bourgeoisie dominante que sur des points secondaires et circonstanciels, tandis que par rapport à la paysannerie ils sont antagoniques et permanents. Cette classe joue le rôle de gendarme et d'intermédiaire.

4. LA PETITE- BOURGEOISIE

Dans cette catégorie, on peut faire entrer toute l'armée des employés de commerce, fonctionnaires de l'état, professionnels, artisans, etc... Dans le capitalisme marchand, leur rôle consiste à faire fonctionner les institutions économiques, sociales, politiques, militaires, administratives, religieuses. Ils ne constituent pas un bloc homogène, comparable au bloc des féodaux-spéculateurs, conscients des intérêts du régime. La petite-bourgeoisie est une catégorie socialement et politiquement flottante où naissent les idéologies les plus opposées.

5. LE PROLÉTARIAT

Les travailleurs des industries de transformation, ceux des maisons de commerce, des petites industries, les travailleurs des entreprises agricoles capitalistes, numériquement peu importants, constituent le prolétariat haïtien. C'est surtout dans la région de Port-au-Prince que la classe ouvrière se développe. Elle ne fait pas le poids à cause de sa dispersion, de sa faiblesse numérique, mais, en liaison avec le sous-prolétariat (domestiques, petits vendeurs ambulants, petits artisans) et la masse des chômeurs poussés de la campagne vers la ville, elle constitue une force potentielle importante capable de menacer les forteresses de la bourgeoisie compradore.

Exploités par les patrons, analphabètes, vivant misérablement dans des taudis, les ouvriers sont après les paysans la catégorie sociale la plus exploitée.

3. QUELQUES CONCLUSIONS

Voilà donc un schéma de la société haïtienne, qui demanderait d'être développé, chiffres à l'appui, mais qui déjà nous permet de tirer quelques conclusions.

La plupart des possédants, des bourgeois, sont mulâtres, et la quasi-totalité de la paysannerie, de la classe ouvrière et de la petite-bourgeoisie est composée de noirs. Ce qui autorise des politiciens petits-bourgeois à revendiquer le pouvoir économique et politique au nom de l'étiquette raciale: c'est le piège tendu par l'idéologie duvaliériste. De son côté, la bourgeoisie mulâtre a souvent eu l'habileté de confier les rênes politiques aux féodaux-spéculateurs noirs et aux politiciens noirs. Gardant en mains la clé du système: le commerce export-import, elle leur laissait les illusions du carnaval politique et noyait du même coup les revendications sociales des masses dans la mystificatrice question de couleur. La question raciale, séquelle du colonialisme, est un mythe qui sert à justifier l'exploitation économique des paysans et des ouvriers.

• Les haïtiens des villes sont certes plus instruits, mieux logés, mieux nourris que les haïtiens des campagnes. Ce qui fait croire aux technocrates que l'expansion économique de type capitaliste amènera graduellement l'extension des bienfaits de la technique et de la culture à l'ensemble des catégories sociales du pays. Ces technocrates refusent d'aller au fond du problème et de reconnaître que stagnation économique et arriération technique sont les conséquences des rapports de production du capitalisme marchand.

• Notre analyse, enfin, a bien montré que le pays n'est pas coupé en deux mondes qui ne feraient que se superposer: le monde capitaliste des villes et le monde féodal des campagnes. Ce n'est pas parce que les modes de production les plus répandus sont de type semi-féodal ni parce que les féodaux-spéculateurs parquent aux commandes de l'appareil gouvernemental que l'on doit considérer les *féodaux* comme la classe dominante. Le capitalisme marchand a intégré tous les modes de production existant encore actuellement. Il unifie, informe toute la

structure et caractérise la société dans son ensemble. Ces considérations vaudraient la peine d'être approfondies pour faire plus pleinement la vérité, situer les niveaux de contradictions et clarifier la stratégie révolutionnaire haïtienne. ●

COMMENT ON DEVIENT CRÉATEUR DE BANDES DESSINÉES



Plus de soixante photos et
dessins en noir et en couleurs

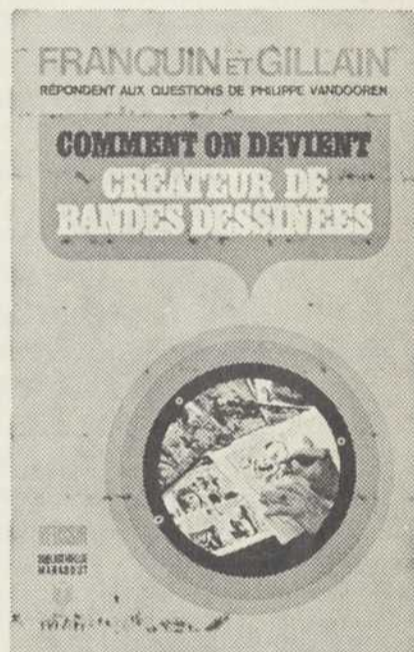
Des tas de livres et d'articles ont été écrits à propos de la bande dessinée par des tas de gens mais, **POUR LA PREMIERE FOIS**, des professionnels parlent de leur métier.

On parle tout le temps de ce qui se fait en bandes dessinées... Ici, on explique **COMMENT** cela se fait.

Deux créateurs de bandes dessinées de réputation internationale laissent entrer le lecteur dans leur studio et livrent tous leurs **SECRETS**.

FRANQUIN (le marsupilami, Gaston la Gaffe, Spirou) et **GILLAIN** (Jerry Spring, Michel Tanguy et les Chevaliers du Ciel) parlent de leur métier, le premier pour la bande dessinée humoristique, le second pour la bande dessinée réaliste.

marabout 
EN VENTE PARTOUT A PRIX POPULAIRES



déjà parus dans marabout service



gratuitement : sur simple demande à l'adresse ci-dessous, vous recevrez régulièrement le Magazine illustré en couleurs et le catalogue général.

Distributeur général pour les Amériques :
KASAN Ltée-226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P.Q.

Le professeur de LIBÈRE LA

Au Québec, les questions relatives à l'enseignement du français au niveau secondaire jaillissent de tous côtés; de là, une certaine insécurité chez les professeurs de français et beaucoup de difficulté à définir une didactique propre à leur enseignement.

A la source de cette inquiétude, il y a fondamentalement une société dont le devenir se bouscule et qui engendre une culture fort différente de la culture traditionnelle, une culture dont la principale caractéristique est d'être *ouverte* sur le monde et capable d'en synthétiser tous les éléments. L'enseignement de la langue maternelle s'en trouve ébranlé et c'est normal; une culture nouvelle exige une refonte de cet enseignement. Si plusieurs professeurs ne savent plus où donner de la tête, certains plus clairvoyants et plus courageux peut-être s'engagent à fond dans une didactique renouvelée qui devient aujourd'hui non seulement utile mais fondamentalement nécessaire si l'enseignement du français veut réaliser son objectif. Or, en fait, c'est précisément cet objectif qui n'est pas bien défini. Quel est-il? Quel doit être le but du professeur de français au secondaire?

Détérioration de la langue

L'éclatement de la culture traditionnelle, soutenue jusqu'ici par une géographie linguistique de classe, a provoqué au Québec une détérioration de la langue maternelle. Combien de professeurs se plaignent du langage de leurs étudiants! Combien de lamentations quotidiennes devant des copies remplies de fautes! Et ces plaintes sont tout à fait justifiées: 80% des étudiants au secondaire ne savent pas écrire correctement leur français. La plupart parlent mal.

Les professeurs ont raison de se plaindre, mais ceux qui se découragent

ont tort. Ils ont tendance à restreindre l'objectif du cours de français au bon usage. Enseigner, pour eux, c'est amener l'étudiant à respecter de la façon la plus fidèle possible le dictionnaire français et la grammaire Grevisse. Tout est là. Ils veulent obtenir de l'élève une perfection formelle de la langue, qu'elle soit écrite ou parlée: ce qui importe alors, c'est la facture plastique du français, rien de plus. On exige que l'étudiant soigne attentivement son orthographe, on lui apprend les règles et surtout toutes les exceptions de la grammaire, puis on l'entraîne à les appliquer en suscitant chez lui des automatismes linguistiques corrects.

Résultat: l'élève, malgré les efforts dynamiques du professeur, s'ennuie plus souvent qu'autrement et déteste le cours de français. Il sent bien que le professeur cherche à le transformer en esthète de la langue, une langue qu'il sent alors très loin de lui, qui n'est absolument pas vécue et qui, au lieu de le servir, nuit souvent à ses potentialités créatrices. En fait, l'élève a l'impression d'apprendre le français du XVII^e siècle, et cette impression n'est pas tout à fait fautive puisque la langue lui est servie comme quelque chose de rigide, de fixe, alors que c'est fondamentalement un phénomène dynamique qui a cherché à se stabiliser au XVII^e siècle mais qui, depuis, subit des transformations de toutes sortes. L'étudiant d'aujourd'hui désire intensément être authentique et, face au cours de français, il présente la même exigence. Il veut que la langue le révèle, colle à sa vie personnelle et à sa façon d'envisager la réalité de son environnement.

Dans ce sens, le professeur de français fait fausse route en axant son cours uniquement et avant tout sur le bon usage. Celui-ci ne pourra être véritablement abordé que dans la mesure où il n'est pas l'objectif premier et unique de l'enseignement.

Premier objectif: l'expression

Le cours de français au secondaire doit s'élaborer à partir de l'expression qui devient à la fois un mécanisme et un but, un point de départ et un point d'arrivée. Tous les autres objectifs possibles doivent s'organiser à partir de ce centre et ne sont réalisables que dans la mesure où ils se subordonnent à l'objectif premier qu'est l'expression. Les tenants du bon usage diront sans doute que ce nouveau but proposé n'est précisément pas nouveau et qu'il s'agit là tout simplement d'une nouvelle étiquette qui sousentend une même attention à l'usage correct de la langue. Mais non; faire de l'expression le moyen et le but du cours, c'est conférer au professeur de français une tâche beaucoup moins superficielle que la correction systématique de la langue parlée et écrite, c'est exiger de lui un travail qui englobe autant l'être même de l'élève que le langage.

Le professeur devra tout d'abord provoquer l'expression de l'élève. Le nouveau programme-cadre de français, proposé par le Ministère de l'éducation, accorde à cette provocation une importance de premier plan. Il faut en effet une *mise en situation*, c'est-à-dire qu'il faut créer une situation qui va pousser l'étudiant à s'exprimer, à se dire lui-même et à dire la vie. Pour cela, il s'agit premièrement de présenter de façon intéressante des situations — cadres de communication, exercices oraux ou écrits — qui stimulent l'élève. Puis il faut préparer la réalisation du travail ou de l'activité proposée de manière que la situation agisse sur l'esprit créateur et sur la curiosité de l'étudiant pour le mettre en *acte prochain* de communication et l'amener à réaliser ce que Louis Legrand appelle *l'intention d'expression*. Il arrive trop souvent dans un cours de français que le pouvoir d'expression est monopolisé par le maître qui soigne sa langue, se croyant un

français

PAROLE

par **Richard GAY**
et **Michel PLOURDE**

exemple efficace auprès de sa classe. Chaque élève dans un groupe a en lui un pouvoir d'expression et doit être amené à l'exercer; la parole du maître ne doit être rien de plus qu'un stimulus pour la parole de l'élève.

Conscience et expression

Et c'est à partir de cette parole que s'élabore une dynamique de rapports entre l'expression et la conscience. Mis en situation, l'élève sent s'éveiller en lui le besoin ardent de s'exprimer et, communiquant intensément avec ses camarades, il constate que ce milieu a beaucoup à lui apprendre. Cette parole dite et cette parole reçue agissent directement sur l'intériorité de l'élève qui devient peu à peu plus conscient. Le jeune s'ouvre à lui-même, à son environnement, à la vie. L'expression le stimule, le tonifie, et sa conscience connaît alors une sorte *d'ouverture active* qui cherche toujours à aller au-delà d'elle-même.

Le professeur formaliste qui concentre son cours sur le bon usage ne peut absolument pas créer ce type privilégié de relation vivante entre la personne et l'expression: la langue reste alors une forme qui n'a pas d'enracinements véritables. Le cours de français n'a pas le droit de présenter la langue comme un squelette sans âme. Il faut donc s'assurer que la langue soit véritablement vécue et pour cela il faut provoquer l'expression de l'étudiant; cette expression agira directement sur sa conscience et celle-ci, vivement stimulée, s'exprimera à travers une parole que l'élève ne considérera plus distante, mais profondément *sienne*. Et c'est dans la mesure où conscience et expression font un que l'étudiant prononce *le premier mot* dont parle Gatién Lapointe dans son recueil de 1967. Pour la première fois, le mot signifie véritablement, car il s'enracine dans toute la personne. A ce moment, et

pas avant, l'élève constate que la parole écrite ou parlée est importante, nécessaire, parce qu'elle le prolonge et le continue.

Une fois ce cheminement accompli et continuellement répété, la correction systématique du langage peut être exercée, car le jeune respecte cette langue qu'il vit maintenant de l'intérieur. D'ailleurs cette correction devient alors beaucoup plus aisée; le professeur ne fait qu'aider l'élève qui, en fait, se corrige lui-même. Le maître aide à préciser et à équilibrer l'expression, il amène l'élève à clarifier et à ordonner sa pensée, aiguise sa conscience des éléments et des possibilités de la langue, ce qui entraîne le développement d'automatismes. Ceux-ci ne se greffent plus d'une manière superficielle sur l'expression personnelle, car ils apparaissent maintenant comme un besoin.

Comment évaluer l'étudiant?

Mais si le cours est axé sur une dynamique de rapports entre l'expression et la conscience, comment évaluer l'étudiant? Il est sûr que cette évaluation ne peut plus être basée uniquement et avant tout sur le bon usage. Le professeur doit aller au-delà de ce niveau superficiel et rejoindre toute la personne dans la relation qui s'exerce tout d'abord entre la vie de la pensée et la vie de l'expression, et ensuite entre cette vie de l'expression et l'expression de la vie. En dernière analyse, la véritable évaluation ne peut être qu'une évaluation à long terme, car l'action efficace de la parole sur la conscience et de la conscience sur le dire se développe dans une continuité et devient difficilement mesurable sur une année scolaire.

Deux entraves

Un certain establishment de l'éducation ou de la société en général

pourrait manifester de la méfiance devant un cours de français ainsi orienté car, dans cette conception, un des buts premiers du professeur est justement d'éliminer les entraves à l'expression. Deux en particulier. Tout d'abord le maître cherche à annuler l'entrave qui tient de la personne elle-même: l'élève gêné, par exemple, sera amené à se libérer de la timidité qui empêche l'extériorisation de sa parole. L'entrave qui tient à la nature même de l'idée doit aussi être éliminée: l'élève ne doit pas craindre d'exprimer telle ou telle idée qui peut sembler trop originale, trop nouvelle ou susceptible d'entraîner une remise en question globale. Des gens bien en place pourraient, en effet, voir d'un mauvais oeil un cours de français qui cherche continuellement à favoriser une expression libre de toute barrière, une parole qui finalement pourrait se retourner contre eux et provoquer le changement.

Cependant, il faut voir que l'expression, stimulée par ce cours de français renouvelé, ne sera plus gratuite, mais directement reliée à l'ouverture active de la conscience qui presque toujours cherchera à contrôler et à soupeser la parole. La voix du dedans guidera la voix du dehors. Dans ce sens, les risques esquissés plus haut sont beaucoup moins grands qu'on pourrait le croire.

Quoi qu'il en soit, les avantages pèsent plus que les dangers. L'élève qui s'est approprié l'expression et qui, provoqué par le cours de français, cherchera constamment à faire transparaître toute sa personne et toute sa vision à travers sa parole, peut participer davantage à l'élaboration d'un monde fait par et pour l'homme. Des mots authentiquement vécus humanisent toujours: ils permettent à l'homme de dominer le monde et, pour employer l'expression de Malraux, d'y *laisser sa trace*; et cela en tant qu'individu et en tant que membre vivant d'un peuple! ●

envoyez
votre formule
d'abonnement
aujourd'hui

Je désire recevoir **MAINTENANT** à partir du mois de _____

Je choisis un abonnement: ordinaire \$7. étudiant \$5. de soutien \$10.

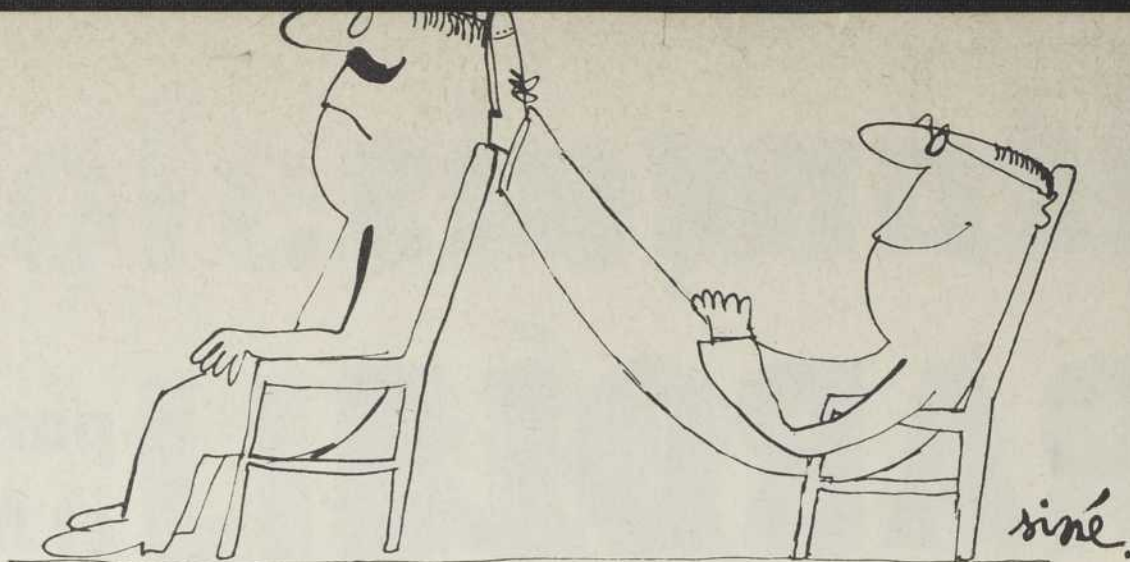
J'inclus la somme de _____

nom:

adresse:

Maintenant

2715, Chemin Côte
Sainte-Catherine
Montréal 250
(514) 739-2758



Je suis cinémaniaque

Plus je vois de films, plus je suis heureux! Tous les jeudis à partir de la publicité faite dans les journaux, je fixe un petit horaire qui me permet de visionner le plus grand nombre de films possible, compte tenu de mes occupations assez accaparantes. Je tâche de voir la plupart des films nouveaux qui prennent l'affiche. Je fréquente aussi assidûment le Verdi et la Cinémathèque qui me permettent de revoir ou même de voir pour la première fois les réalisations importantes qui jalonnent l'histoire du cinéma. Il arrive régulièrement que dans l'espace de deux jours — c'est souvent le cas pour le samedi et le dimanche — j'entre dans six salles de cinéma différentes.

Lorsque je fais part à des amis, à des parents ou même à mes étudiants de cette passion débordante pour le cinéma, on esquisse souvent au coin des lèvres un sourire un peu moqueur et perplexe qui semble dire: *il faut être fou!* Et les étiquettes ne manquent pas: je me vois cataloguer *cinéphage* et plus souvent *cinémaniaque!* Aux yeux de plusieurs je ne suis pas normal! Voici donc un anormal qui se justifie.

Pourquoi voir tant de films? Je pourrais répondre que je suis critique de cinéma et que c'est là mon travail. Mais cette réponse ne serait pas juste puisque mes articles sont la conséquence, l'aboutissement de ma *cinémanie*, non la cause. C'est parce que j'aime le cinéma que je m'attarde à analyser les films.

Si je fais du septième art le premier, c'est que le mode cinématographique me fascine par son pouvoir direct qui impose immédiatement la réalité filmée et semble abolir toute distance entre l'objet créé et le réalisateur, ce qui confère au cinéma un *coefficient de réalité* sans pareil dans l'éventail des arts.

Défini comme tel, le pouvoir cinématographique laisse déjà entrevoir ses deux possibilités les plus importantes. J'aime me retrouver devant un film, parce qu'il voit et qu'il me permet de voir, parce que son regard est exigeant et que c'est cette exigence que j'épouse. Dans la vie, les gens, les choses sont là autour de moi, mais trop souvent ils passent inaperçus, ils m'échappent. Le cinéma me rend de nouveau tout présent: il révèle et, parce qu'il révèle, il m'étonne. Fernand Léger avait raison lorsqu'il disait: *Saviez-vous ce que c'était qu'un pied avant de l'avoir vu vivre dans une chaussure sous une table à l'écran? C'est émouvant comme une figure.* Oui, le cinéma me réapprend l'art de voir et du même coup mon existence s'élargit et participe davantage au monde.

Mais si le film contemple, c'est souvent pour mieux suggérer: et c'est là, selon moi, la deuxième grande possibilité du cinéma. La contemplation rendue possible par le film m'amène à écouter ce que l'univers raconte. L'image est elle-même, mais aussi autre chose. La caméra voit de près même lorsqu'elle regarde de loin, de si près, que du visible, elle m'entraîne souvent dans l'invisible: le visage du monde ne lui suffit pas, au même moment il lui faut l'âme et c'est cette âme que j'entrevois.

Voilà donc pourquoi je mange du cinéma. Et si, par exemple, je ne veux pas manquer une réalisation québécoise pour rien au monde, c'est qu'un film d'ici révèle toujours notre réalité et me permet de circonscrire d'une façon toujours plus sensible ce qui sous-tend le collectif québécois. Ce qui veut dire que la cinémanie, c'est ma façon comme celle de plusieurs, d'être de plus en plus conscient!

Richard Gay



N'ATTENDEZ PAS LE RÈGLEMENT DU CONFLIT POSTAL
POUR NOUS FAIRE PARVENIR VOTRE RÉABONNEMENT.

BUREAU DE POT LEGAL
BIBL. NATIONALE
1700 RUE ST-DENIS
MONTREAL 129, QUE.

11243-12900243 - -

CANTIQUE DE LA TERRE

O ma terre unique! Terre des sous bois, du souffle de la brise, des matins vierges, des senteurs tropicales. Terre marine, capiteuse de mer, enivrée de mer. O mer, mer Caraïbe, mer de Quisqueya la belle. Terre de lumière et d'accueil.

Délivrance à la terre. Libération à la terre. Je dis ma terre livrée à l'érosion, je dis ma terre vendue, je dis ma terre esclave.

Terre montagnaise, mornes innombrables, terre aux sources fraîches, terre de rivières et du compère Artibonnite cinq fois nommé, cinq fois invoqué.

Délivrance à la terre. Libération à la terre. Je dis le travail paysan, je dis l'épaisseur dressée de la Selle, et les collines du Borgne, et les hauts plateaux du centre.

La souffrance des mains sur la pioche, les ventres creux, lacs de sécheresse, de cyclones, de mort et de vodou.

Terre éventrée, terre remuée, terre secouée aux vents de tempête, terre d'attente et de désespoir, terre d'amertume et de trahison, terre ô ma terre.

Je dis: délivrance à la terre! Délivrance des mains rapaces, délivrance des pattes géantes, délivrance des puissances d'enfer, délivrance ô délivrance!

Délire et révolte de la terre. Révolte des corps brisés, révolte des coeurs meurtris. Colère et révolte des coeurs fiers. Révolte sauvage des coeurs unanimes.

Terre exultante de folie, terre ramassée de vertige, je dis et proclame tes alentours, l'unité Caraïbe et la lutte cubaine et les spasmes dominicains et les soubressauts de l'étincelante Caraïbe aux quatre vents de l'esprit.

Souffle de l'Esprit sur ma terre. Lendemain de fête et de travail collectif. Libération à l'Esprit. Libération au Saint de Dieu.

BENOIT LAGARDE

